
SEIZIÈME ANNÉE. — N° 755. Jeudi 18 Janvier 1923

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

PRIX PROVISOIRE 30 cent.

HUMORISTIQUE

ADMINISTRATION 3, rue de Rocroy, 3 PARIS (X^e)

ADMINISTRATION 3, rue de Rocroy, 3 PARIS (X^e)

ABONNEMENTS { Paris et Départements : Un an, 15 francs ; Six mois 8 francs.
Étranger : Un an, 20 francs ; Six mois, 11 francs.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 259-10.

UNE BONNICHE SPORTIVE

— Madame ne comprend pas que je m'entraîne pour la traversée de Paris à la nage.

UNE BONNICHE SPORTIVE





« Agatine, c'est une bonne bonne! » avaient coutume d'assurer M. et Mme Baliveau, en parlant de leur servante. Certes, Agatine n'était pas sortie première de l'école normale pas plus qu'elle n'avait traversé la Manche à la nage; cependant, elle aurait accompli cette seconde performance avec beaucoup plus de facilité que la première, étant donné qu'elle potassait beaucoup plus les sports que les études intellectuelles. Cet engouement pour tout ce qui touche à la culture physique n'était pas venu à Agatine en écoutant chanter le rossignol, mais un jour qu'au 7e étage, dans sa chambre, elle avait trouvé un petit bouquin : « Les sports pour tous », elle en entreprit la lecture et fut de suite gagnée à la noble cause du sport; et, le lendemain, on pouvait la voir allant aux provisions en bouquinant son volume avec ardeur. Cinq minutes après, Agatine était de retour tout essoufflée et ses bouteilles cassées. « Ça fait rien, dit-elle à madame qui s'inquiétait du bris des litres; je crois que j'ai abattu le cent mètres qu'il y a du boucher jusqu'ici, les étages compris, en quelque chose comme onze secondes. Madame devrait bien me payer un chronomètre, afin que je puisse contrôler exactement mes temps. » En fait de chronomètre, madame se contenta de lui retenir le prix de la casse sur son mois.

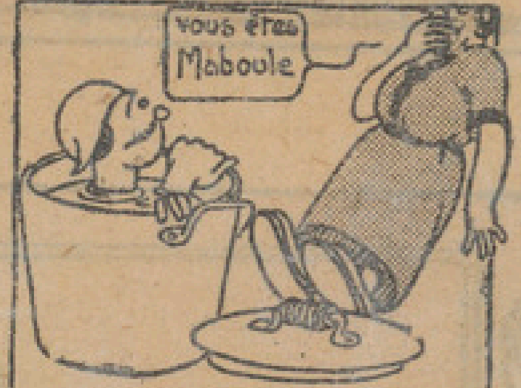






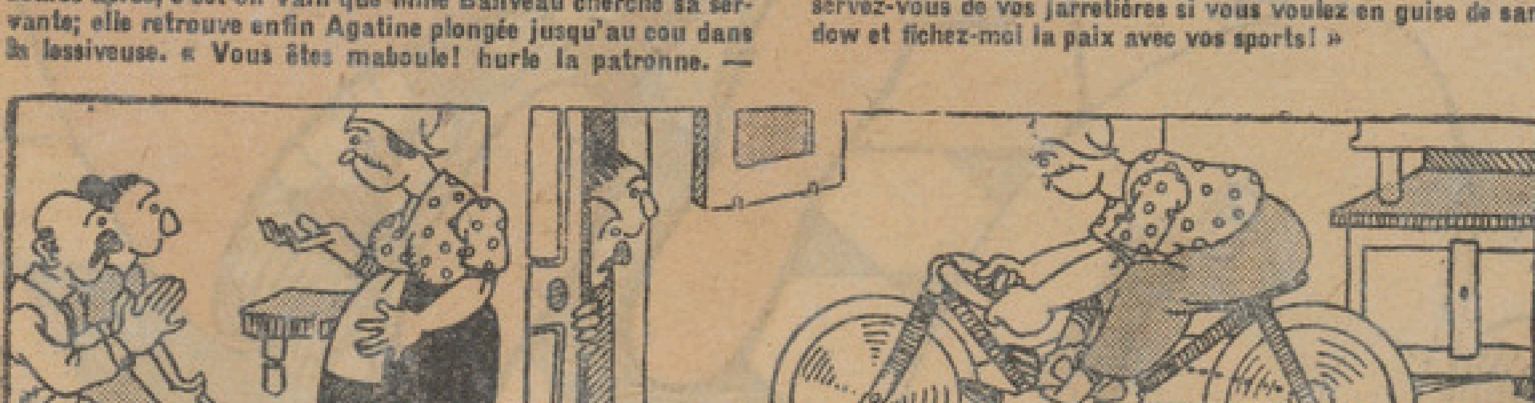
Agatine, après la course à pied, poursuivit son entraînement en passant aux poids et haltères. « Pour se porter comme le Pont-Neuf, conclut-elle judicieusement; y a rien de tel que de se faire les biceps. » Quoi de plus facile que de se développer les muscles en changeant les meubles de place pour les essuyer? Et quel plaisir de constater ses progrès en portant à bras tendu progressivement depuis les plus minimes bibelots jusqu'aux plus lourdes potiches. Patatras, dzing, bang! Agatine lâche un vase qui est trop lourd. En atterrissant sur le plancher, l'objet se pulvérise. Au bruit, Mme Baliveau rapplique ventre à terre. « Malheureuse ! glapit-elle, ma belle potiche de Chine. — Après les poids, c'est la lutte ! beugle Agatine qui n'aime pas les remontrances. Et elle empoigne sa patronne par les bigoudis, lui applique une torsion de chichis, et la plaque sur les deux épaules par une ceinture tourbillon. Madame éprouve une sorte d'admiration pour la force d'argumentation de sa domestique, et Agatine passe à la cuisine pour préparer le déjeuner. « Allons, fait-elle, un peu de tennis, c'est un sport mondain. » Vite, elle transforme l'écumoire en raquette et une tomate fait la balle. Violemment lancée, la tomate traverse la cuisine, traverse un carreau, traverse le jardin, et vient s'écraser sur l'œil de M. Baliveau qui fait sa sieste et, du coup, en voit trente-six ampoules électriques. « Elle est louf! » se dit le patron qui pense que ce coup dur ne peut provenir que d'Agatine.



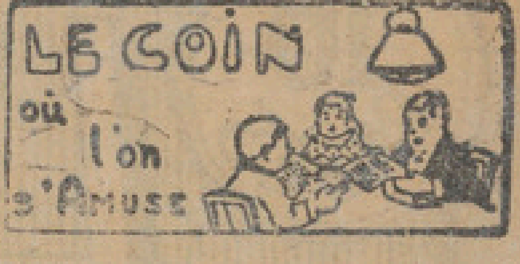




Tout à coup, madame se précipite, attirée par un grand fracas, et voit Agatine nageant au milieu des débris de vaisselle. « Ah! quelle guigne! explique la bonniche; au moment où j'allais réussir un joli saut en hauteur par-dessus cette pile d'assiettes, la pâle défaillance m'a saisie. — C'était pas une raison pour tomber en défaillance dans la faïence! fait observer Mme Baliveau qui ajoute sévèrement : Ma fille, ça vous coûtera 37 fr. 75 à retenir sur vos gages. » Trois heures après, c'est en vain que Mme Baliveau cherche sa servante; elle retrouve enfin Agatine plongée jusqu'au cou dans la lessiveuse. « Vous êtes maboule! hurle la patronne. — Madame ne comprend pas que je m'entraîne pour la traversée de Paris à la nage! » daigne expliquer Agatine. Pendant ce temps, le patron contemple ses bretelles avec abrutissement. Elles s'allongent à vue d'œil! Quel est donc ce mystère angoissant? Agatine avoue négligemment qu'elle fait avec les bretelles dix minutes de sandow matin et soir et que c'est peut-être la cause de l'extension des élastiques. « Laissez à l'avenir mes bretelles en paix, glapit monsieur; servez-vous de vos jarretières si vous voulez en guise de sandow et fichez-moi la paix avec vos sports! »



Et résolument d'accord pour sévir, les Balineau flanquent Agatine à la porte sans rémission. Alors, la bonniche, qui se trouve bien dans cette place où elle a toutes ses aises pour parfaire son entraînement, se fâche tout rouge. Elle attaque madame en jiu-jitsu et monsieur en boxe anglaise et le met kanock-out au premier round. « Laissez-nous la vie ! » supplient les Boliveau affolés. Agatine y consent, mais pose ses conditions. D'abord, elle restera et la maison subira d'urgentes modifications : du salon, elle fait un « ring »; de la suspension : un trapèze; elle réquisitionne les roulettes des fauteuils pour les mettre sous ses patins; elle fait de la chambre à coucher un gymnase et de la salle à manger un vélodrome; elle fait à bécane des virages impressionnants, menaçant à chaque embardée d'écraser ses maîtres qui se confinent dans le cabinet de toilette pour éviter les accidents. Bref, les Baliveau, après avoir adhéré à toutes les fantaisies sportives d'Agatine, ont fini par aller loger à l'hôtel, laissant à leur servante la libre disposition de l'appartement pour se livrer à un entraînement rationnel qui ne pourra que faire du bien aux sports dont Agatine sortira sûrement championne dans plusieurs branches.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 753

ENIGME. — Poireau.
CHARADE. — Coloris.
CASSE-TÊTE. — Fidéle. Platon.
LOGOGRIPHE. — Vis, Visa. Vison
MOTS CARRÉS.

T I R E T
I M A G E
R A T O N
E G O U T
T E N T E

1er CALEMBOUR. — Un éloge (nez loge).

2e CALEMBOUR. — De tourner de l'œil.

REBUS. — Le coq chante au point du jour.

Enigme.

De tout objet j'indique la valeur.
Au plus méritant l'on me donne.
Et l'on m'ajoute une couronne
Qui me donne une saveur.

Charade.

Mon premier est un appel.
Mon second un insecte.
Mon tout souvent un blâme.

Casse-tête.

Avec ces lettres, formez deux prénoms.

a e e e f i i l n n n o r r t t t

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.

Ajoutez-m'en un : je suis exercice militaire.

Ajoutez-m'en deux : je suis terme de blason.

Ajoutez-m'en trois : je suis signe de ponctuation.

Mots carrés.

1. Désigne un ancien registre.
2. Genre d'oiseaux grimpeurs.
3. Fleur et emblème.
4. Manière de s'habiller.

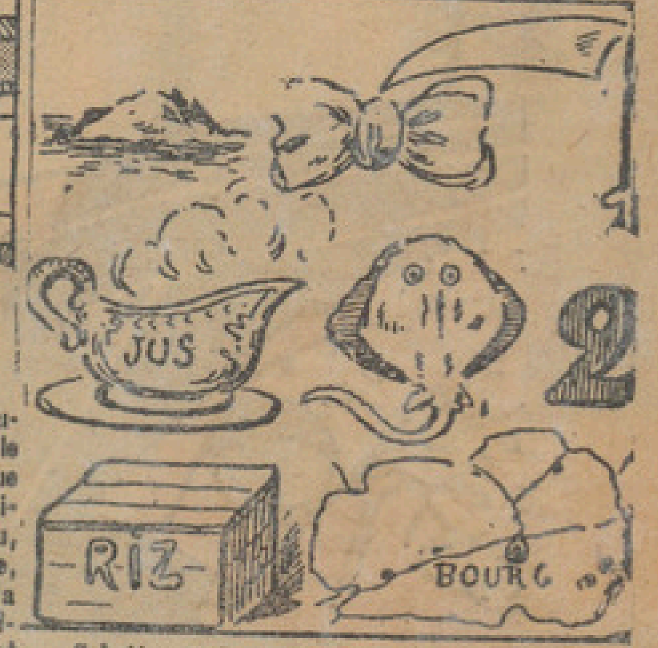
Calembours.

— Quelles sont les lettres qu'on trouve chez le charcutier?

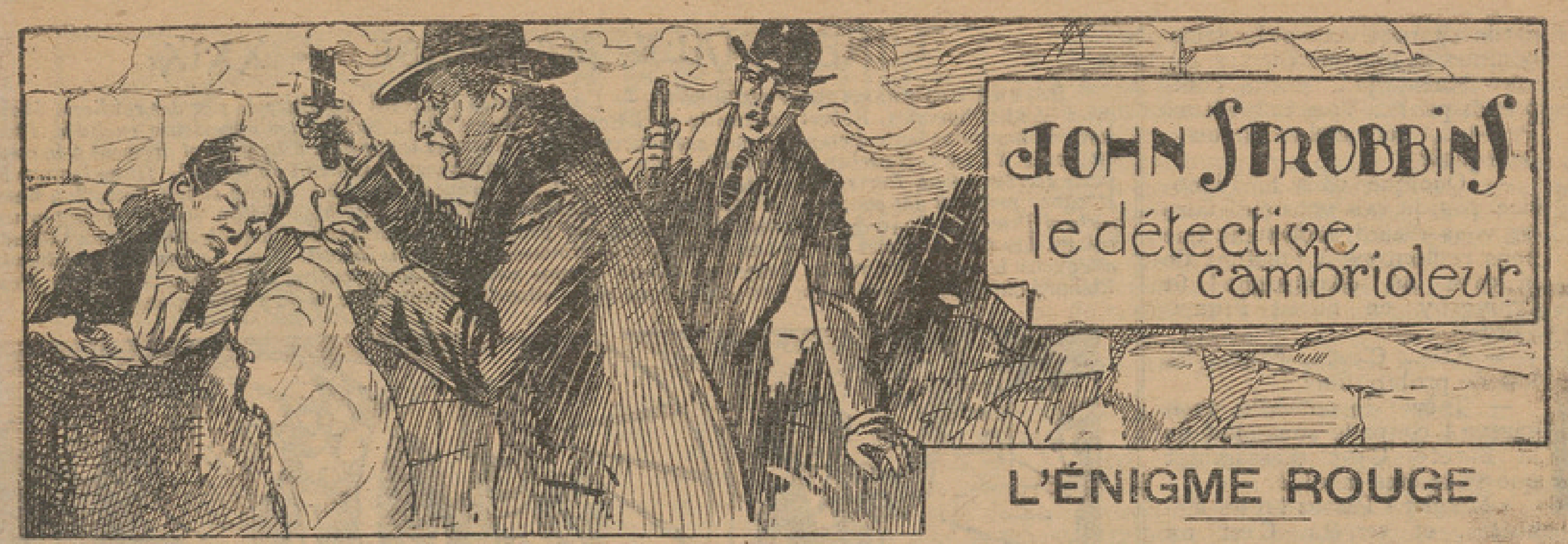
— Pourquoi le parapluie est-il un objet de dégoût?

RÉBUS

Trouver une phrase



Solutions de ces divers amusements dans le n° 757



L'ÉNIGME ROUGE

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le yacht Velléda, *allant de San-Francisco à Honolulu avec son richissime propriétaire, Philip Fordell et de nombreux invités, a sombré dans des circonstances inexpliquées au large de Devils-Rock. Une douzaine de personnes ont survécu au désastre sur lesquelles trois, le capitaine Ellesmere, la soubrette Louise Siebert et le pianiste Barowsky, ont été recueillis par le vapeur* Minerva. *Le capitaine du* Minerva *envoie un canot explorer les récifs pour s'assurer qu'aucun naufragé ne s'y trouve. Le canot ne revient pas. Seul reparaît le capitaine Ellesmere qui y avait pris place. Il est blessé et fou. Le* Minerva *fait route sur San-Francisco où il arrive le lendemain. Ellesmere, transporté à l'asile d'aliénés, y meurt empoisonné, la nuit suivante. Louise Siebert est trouvée morte dans le taxi-auto dans lequel elle avait pris place en débarquant du* Minerva. *Barowsky est découvert, au cours de la même nuit, dans un terrain vague, le crâne fracassé, mort. L'on cherche en vain une piste. M. Craingsby, sous-chef de la Sûreté de San-Francisco, reçoit dix jours plus tard, une lettre anonyme l'informant que Phillip Fordell est vivant et est séquestré par son frère Francis Fordell, dans la cave de la résidence princière du banquier, à Benicia, aux environs de San-Francisco. Peter Craingsby s'y rend avec trois détectives et est reçu par la jeune fille de Francis Fordell.*

VI

Le fugitif éclair de pitié qui avait passé dans le cœur endurci de Peter Craingsby s'était déjà évanoui.

— Ainsi donc, dit-il en fixant froidement Edith Fordell, je vous prie de ne pas bouger d'ici, miss !... Installez-vous de nouveau dans votre fauteuil. Je ne crois pas que nous en ayons pour longtemps !

La pâleur de la jeune fille s'accentua au point que le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco se demanda si elle n'était pas la complice de son père...

— Monsieur, murmura Edith Fordell, voulez-vous être assez bon de me dire pourquoi vous me parlez ainsi?... Je comprends que vous me défendiez de vous accompagner... Vous êtes de la police, sans doute !

— Vous l'avez deviné, miss ! fit froidement Peter Craingsby.

— Alors, puis-je savoir, au moins, la raison de la... de l'ordre que vous me donnez...

— Je ne peux vous le dire pour l'instant, miss. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai un mandat de perquisition et que je dois l'exécuter immédiatement. Moins vous insisterez, mieux cela vaudra. J'espère, d'ailleurs, que vos craintes auront été vaines !

Et, en prononçant cette dernière phrase, le policier fixait Edith Fordell, comme s'il eût voulu lire en ses yeux.

La jeune fille ne se troubla pas :

— Je n'ai aucune crainte, monsieur ! dit-elle. Mais, après tout ce qui s'est passé... le naufrage du yacht de mon oncle, et puis... toutes ces morts... je me demande toujours si quelque malheur ne nous menace pas... Et la façon dont vous m'avez parlé me fait craindre que mes appréhensions ne m'aient pas...

— Vous n'avez rien à craindre, miss, du moins pour le moment ! interrompit le sous-chef de la Sûreté d'un ton un peu sec. (Il commençait à s'impatienter.) Veuillez donc vous reposer ici sous la protection de ce gentleman... Nous aurons rapidement fait !

— Comme il vous plaira, monsieur ! conclut la jeune fille qui, ayant salué son interlocuteur d'une légère inclination de tête, se rassit dans son fauteuil.

Elle put voir Peter Craingsby et ses deux compagnons se diriger vers le château. Ils disparurent au détour d'une allée.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les trois hommes, étant arrivés devant la façade du somptueux bâtiment, le contournèrent et arrivèrent devant la porte des communs.

Un des policiers accompagnant le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco s'était muni de rossignols et de fausses clés. Il eut rapidement ouvert la porte qui était fermée à clef.

Elle donnait sur une antichambre s'ouvrant elle-même sur une cuisine. Peter Craingsby, qui s'était fait remettre par l'architecte du banquier une copie du plan de la merveilleuse résidence, traversa la cuisine sans hésiter et arriva dans un couloir voûté le long duquel une porte de fer était encastrée : celle des caves.

Elle fut ouverte. Les trois hommes, pistolets au poing, descendirent. A quinze mètres sous terre, ils s'engagèrent dans une galerie creusée dans le roc, le long de laquelle étaient aménagées les portes des caves et celliers, les quelles portes étaient chacune munies d'une plaque d'émail indiquant les qualités de vins renfermées et leur date d'entrée à Benicia-House. De plus, des thermomètres communiquant avec les celliers renseignaient sur les températures qui y régnaient.

En quelques pas, Peter Craingsby et ses hommes arrivèrent devant la porte du cellier renfermant les provisions de champagne de Philip Fordell.

Peter Craingsby après avoir collé son oreille contre le panneau et n'avoir rien entendu, fit ouvrir la porte. La serrure en était solide et compliquée. Il fallut la forcer.

Leurs torches électriques en main, les trois policiers franchirent le seuil. Tout d'abord, ils ne virent que des milliers et des milliers de bouteilles casquées d'or et d'argent, méthodiquement empilées sur des casiers de fer. Philip Fordell avait réuni là des provisions de champagne pour toute sa vie. Il pouvait se moquer impunément des lois de prohibition !

Peter Craingsby, à pas rapides, parcourut les allées aménagées contre les casiers.

Son regard, tout à coup, fut attiré par un gros sac plein à craquer, déposé dans un angle du caveau. L'attirer à lui, couper la cordelette qui le maintenait fermé ne lui demanda que quelques secondes.

Le sac contenait un corps humain calé avec du son tassé : le corps de Philip Fordell !

La mort était récente, car le cadavre n'était pas encore rigide... Elle remontait à quelques heures tout au plus !

Aidé des deux détectives, Peter Craingsby retira entièrement le corps du sac.

Philip Fordell était revêtu d'un élégant costume de yachtman. Son corps ne portait aucune trace de violence. Ce fut tout juste si Peter Craingsby découvrit de légères ecchymoses aux poignets et aux chevilles, ce qui paraissait indiquer que le défunt avait été ligoté avant d'être assassiné.

Ainsi la lettre anonyme n'avait pas menti !

Peter Craingsby pensa à M. James Mollescott, son chef, et un sourire de supériorité fleurit sur ses lèvres :

— Imbécile de Mollescott ! Et c'est ça qui barre la route à des gens intelligents ! pensa-t-il.

Les « gens intelligents », c'étaient lui.

Rapidement, il donna ses ordres. Et, ayant rédigé un bref rapport sur les circonstances qui avaient accompagné la découverte du cadavre, il sortit, suivi de ses aides.

La porte du cellier à champagne fut refermée. Peter Craingsby y apposa des scellés, il s'était muni de cire, de cachets et de bandes de toile. C'était un homme prévoyant.

Puis les trois hommes, étant remontés à la surface du sol, se mirent à la recherche de l'assassin présumé, de Francis Fordell.

Ils le trouvèrent dans une des chambres à coucher du second étage, occupé à vérifier l'inventaire.

A la vue des trois policiers, Francis Fordell, un petit homme à grosse tête, à la physionomie rêveuse et naïve, aux yeux bleus, tressaillit, ce qui parut à Craingsby un sûr indice de sa culpabilité.

— Que faites-vous ici, gentlemen? demanda-t-il en toisant les nouveaux venus.

— Vous devez vous en douter ! répondit sèchement le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco qui, aussitôt, se nomma.

« Au nom de la loi, je vous arrête ! Les mains en l'air, *please*!

Francis Fordell ne devait certes pas s'attendre à une pareille sommation. Devenu pâle, il recula d'un pas, re-

garda alternativement les trois hommes et murmura :

— Mais... je... je ne comprends pas?... Vous m'arrêtez? Puis-je... au moins savoir... pourquoi?

— Quoique vous ne l'ignoriez pas, je vais vous satisfaire en vous disant seulement que nous remontons à l'instant de la cave au champagne! fit Craingsby en fixant Francis Fordell.

— Ah?... C'est... pour... les lois de prohibition?

— Trêve de comédie, mon garçon! coupa le sous-chef de la Sûreté. C'est d'assassinat que vous êtes inculpé.

« Moigler! Passez-lui les menottes, et serrées. C'est un rusé coquin!

La foudre en tombant à ses pieds n'eût pas davantage atterré Francis Fordell. Stupide, ahuri, épouvanté, il se laissa menotter sans prononcer un mot.

Flanqué des deux détectives qui tenaient chacun une des menottes enserrant ses poignets, il sortit du château, traversa le parc.

Le sinistre cortège arriva bientôt en vue de la maisonnette devant laquelle était assise Edith Fordell. Elle aperçut son père, ligoté comme un malfaiteur et, poussant un cri aigu, se dressa et voulut courir à sa rencontre. Le détective que Peter Craingsby avait laissé pour la surveiller, bondit à sa poursuite et lui saisit le bras.

La malheureuse jeune fille tenta de se dégager. Ses forces lui manquèrent. Elle défaillit et s'affaissa, sans connaissance, au pied du policier.

— Ma fille! murmura Francis Fordell, hagard.

— Silence! ordonna Craingsby.

Et, s'adressant au détective qui s'était immobilisé devant le corps inerte d'Edith Fordell, il ajouta :

— Transportez-la dans le pavillon, et téléphonez à un médecin, et aussi à une garde s'il le faut. Et ne la quittez pas, pour l'instant. Je vous enverrai un camarade avec des instructions!

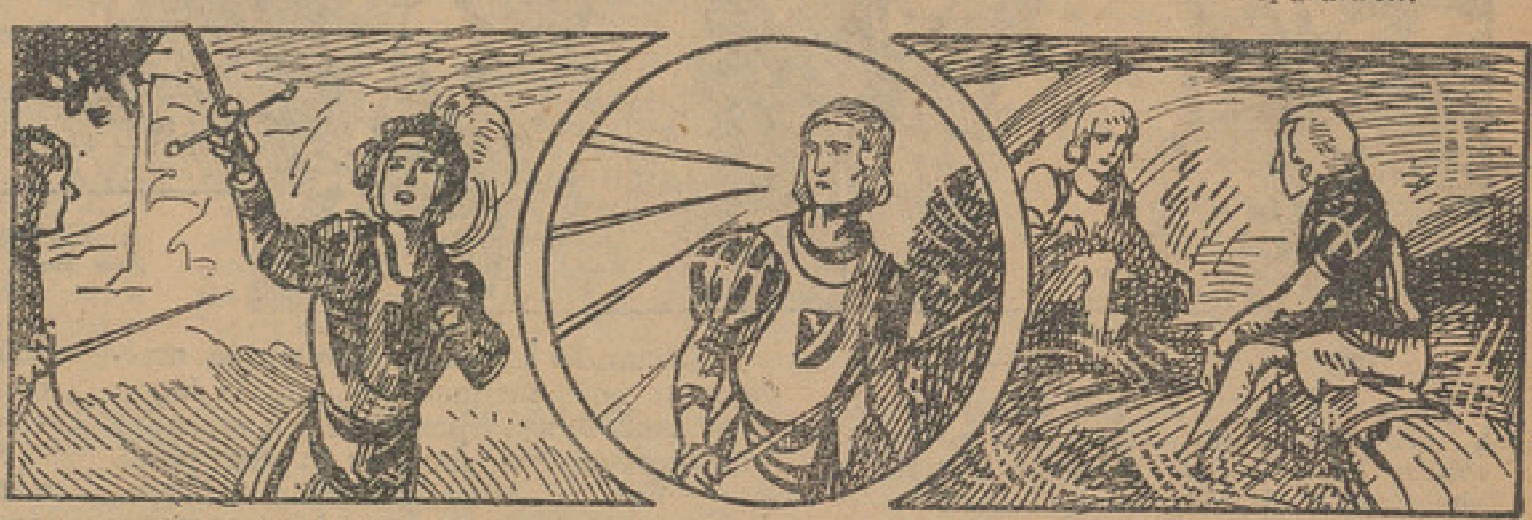
Peter Craingsby avait laissé une auto à deux cents mètres de la grille du parc. Les trois policiers y prirent place avec leur prisonnier, et la voiture aussitôt fila vers San-Francisco.

(A suivre.)

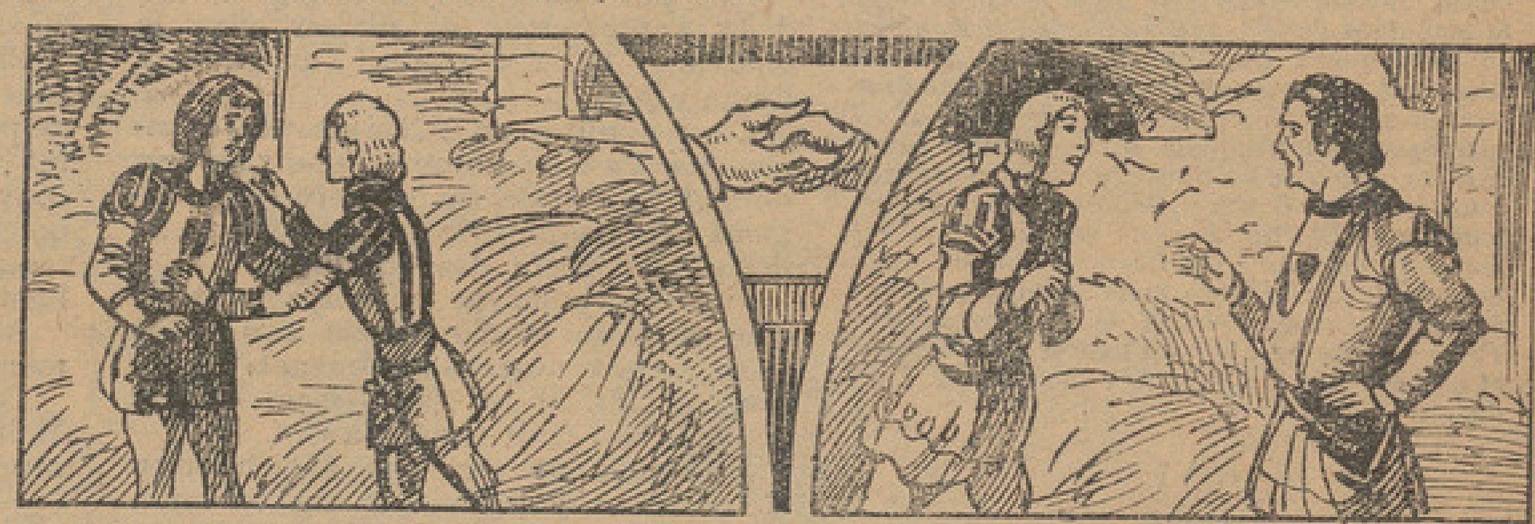
JOSÉ MOSELLI.

L'INFERNALE MARQUISE. — XXIX.

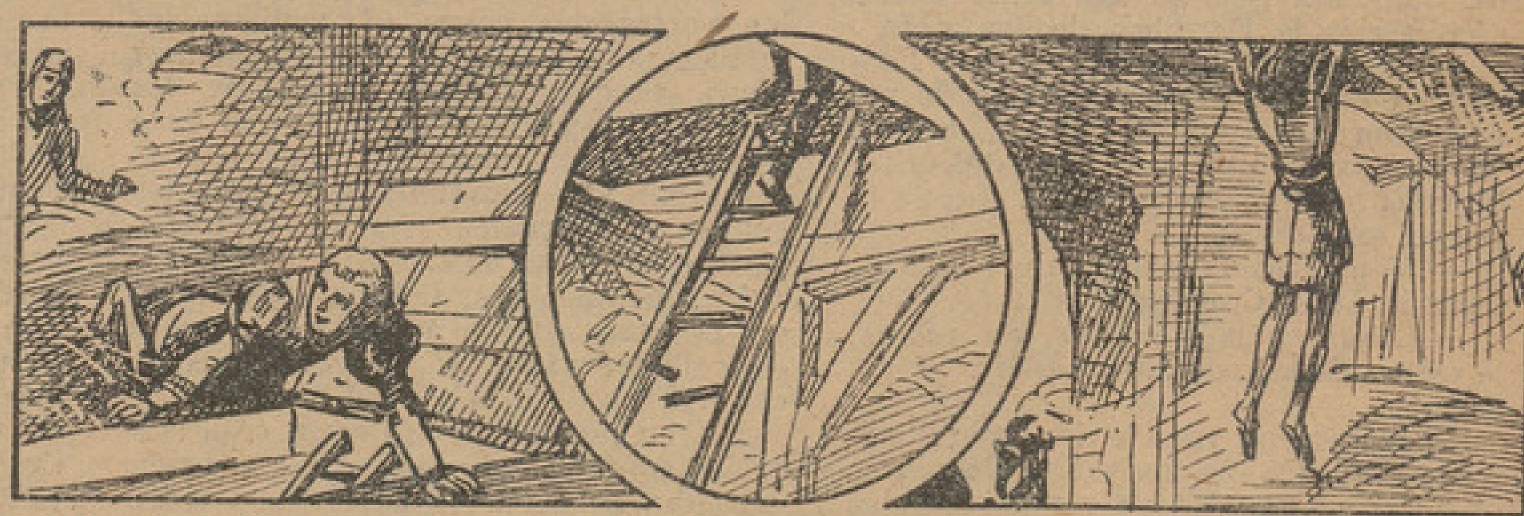
RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *La marquise Braccini est attaquée par des routiers. Mais deux gentils-hommes, Robert d'Orvilly et l'Ecossais Mac-Clélan, mettent les agresseurs en fuite. Plus tard, la marquise tente d'empoisonner ses sauveurs. Mais ceux-ci échappent à la mort et arrivent à la cour où Louis XI les fait cacher. Une nuit, le roi remet à d'Orvilly son testament afin que le jeune homme le porte secrètement à Paris. Mais, de son appartement, la marquise Braccini entend et voit tout. Son nain Bocanor prévient les conjurés. A Montoire, les chevaux de Robert et de Mac-Clélan sont déferrés par un certain Pierre de Chavray. A la nuit, de Chavray leur propose d'aller demander l'hospitalité dans un château voisin. Les trois hommes arrivent au château de la Moussardière. Dans la nuit, M. de Terens et ses partisans attaquent le baron d'Orvilly. Robert se défend comme un lion. A la fenêtre, un homme apparaît, c'est Richard qui entraîne son jeune ami. Tous deux parviennent à une lucarne où ils vont disparaître...*



D'Orvilly obéit et, l'instant d'après, les deux hommes se trouvaient dans un grenier rempli de foin. Il était temps : là-bas, de formidables clameurs retentirent, partant de la chambre du jeune gentilhomme dont la fenêtre flamboya de l'éclat de dix torches. La porte venait de céder et les assassins envahissaient la pièce. En constatant que celle-ci était vide, ils ne purent réprimer un mouvement de stupeur. « Par l'enfer! cria de Terens, hors de lui, le misérable que nous cherchons ne saurait être loin; à cette heure, la porte du château est fermée, fouillons l'habitation dans ses moindres recoins, nous finirons bien par le découvrir... — Monseigneur, la pièce où couchait l'Ecossais est vide également, vint dire à ce moment Pierre de Chavray. — Parbleu, les coquins se sont rejoints. Allons, en chasse, le gibier ne doit pas nous échapper. » Pendant ce temps, Richard Mac-Clélan reconnaissait la position. La lucarne donnant accès dans le grenier était munie d'un épais volet de bois qu'une barre de fer devait maintenir en place; le vieux routier s'empressa de clore cette issue. « Ouf! nous pouvons souffler un peu, » déclara-t-il avec satisfaction. Au cours de sa vie aventureuse, le vieux Richard s'était trouvé maintes fois en des situations aussi périlleuses, c'est dire qu'il ne perdait pas son sang-froid; quant à Robert d'Orvilly, il ne songeait qu'au précieux dépôt dont il était porteur, se demandant comment le soustraire à ses ennemis.



Pour l'instant, une chose lui paraissait urgente : mettre Mac-Clélan au courant de sa mission. En effet, dans la bagarre qui, fatalement, allait suivre, il pouvait être blessé ou tué; or, il importait que le parchemin royal parvînt à son destinataire si cela était possible. En conséquence, comme son compagnon achevait de refermer la lucarne, le baron, se décidant brusquement, lui mit la main sur l'épaule. « Ami Richard, fit-il à mi-voix, pardonnez-moi si je vous ai fait courir les risques d'une pareille aventure... — Est-ce donc votre faute si ces mécréants ont soif de notre sang? répliqua l'Ecossais. — Ecoutez-moi, les instants sont précieux. J'avais promis de ne rien vous dire, mais il me semble que mon devoir me commande de ne point continuer à observer semblable discrétion qui ne peut être que fatale à l'exécution de ma mission. — Votre mission? répéta Mac-Clélan surpris. N'est-ce donc point simplement pour aller rejoindre M. de La Trémouille que nous nous sommes mis en route? — Non, ceci n'est que l'apparence... » D'un geste, le vieux routier interrompit le jeune homme. « Ah! je devine, il y a encore de la Braccini là-dessous... Malheureux, vous n'avez point voulu m'écouter et, craignant mes reproches, vous m'avez trompé. — Richard, Richard, ne m'accablez pas avant de savoir! » coupa d'Orvilly avec autorité. Et, brièvement, avec un accent de sincérité qui convainquit immédiatement son ami, le jeune homme narra son entrevue avec Louis XI. Mac-Clélan l'écoutait, abasourdi.



« Malepaste, finit-il par grommeler, je comprends maintenant la rage de nos adversaires. Ils ont dû apprendre de quel pli vous étiez porteur et, dame, j'ai bien peur qu'ils ne fassent l'impossible pour mettre la main dessus... — Oui, mais comment ont-ils eu connaissance de cela? — Voilà ce que j'ignore, mais, croyez-moi, mon cher, la Florentine maudite ne saurait être étrangère à ce qui nous arrive. » Le baron allait protester véhémentement, l'Ecossais ne lui en laissa pas le temps. « Le moment est mal choisi pour discuter de ces choses, coupa-t-il. Nous ne devons avoir qu'une pensée : sortir d'ici. Donc, mon bon Robert, je vous jure que s'il vous arrive malheur, je me chargerai du parchemin et de la bague destinés à messire Jacques de Fresnay. Néanmoins, j'avoue préférer de beaucoup que vous alliez jusqu'au bout de votre mission. Donc, avisons aux moyens de nous tirer de ce guêpier... » Tâtonnant dans l'ombre, les deux hommes se mirent à la recherche d'une issue; bientôt, ils découvraient une trappe ménagée dans le plancher et qu'une échelle mettait en communication avec le premier étage de cette partie des communs. Il y avait là un autre grenier également bondé de fourrage, mais au-dessous, au rez-de-chaussée, c'étaient les écuries. A cette heure, elles devaient être pleines de chevaux, car on percevait distinctement de nombreux piétinements d'animaux. Une deuxième échelle permit aux aventuriers d'y descendre, mais à peine Richard qui marchait le premier avait-il posé le pied sur le sol de l'écurie qu'une faible clarté s'alluma vers la gauche.

(A suivre.)



RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le capitaine Kermeur, dit Kermeur Vent-Debout, a été condamné à vingt ans de bagne par la justice anglaise comme étant l'assassin d'un certain Louis Després qu'il avait accueilli à bord de son navire, et qui a été tué dans des circonstances mystérieuses. Par une nuit d'hiver, brumeuse à souhait, Kermeur réussit à s'enfuir du bagne de Hardmoor. Il est poursuivi, se réfugie dans le jardin d'un luxueux cottage où, justement, l'on donne un bal masqué. Kermeur fait croire que son uniforme de convict est un déguisement. Il danse avec une affreuse Anglaise, puis s'éclipse, non sans s'être fait donner au vestiaire une capote et une casquette d'officier de marine appartenant vraisemblablement à un des invités. Mais, à peine a-t-il gagné la route qu'il voit arriver sur lui un chien accompagné de deux des chefs surveillants du bagne.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME AU NEZ CASSÉ

VI

Kermeur, comme s'il n'avait vu ni les cyclistes ni le chien, continua tranquillement sa route.

Les chefs-surveillants, malgré le brouillard et les ténèbres, reconnurent son uniforme aux dorures de ses boutons et de ses parements d'épaulettes. Mais c'étaient des hommes méfiants par métier. Bien qu'étant persuadés qu'ils avaient devant eux un authentique officier de la *Royal Navy*, ils ne l'en rejoignirent pas moins.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est? questionna d'une voix brève le fugitif en se retournant brusquement.

Les deux hommes sautèrent à terre.

— Mon capitaine, c'est un convict dangereux qui vient de s'évader du pénitencier! expliqua l'un d'eux. Veuillez nous excuser, mais...

Il hésita et regarda son compagnon.

— Mais quoi? fit Kermeur d'un ton rogue.

Et, tout en parlant, il calculait mentalement la distance qui le séparait des deux surveillants et de leur chien, lequel, le mufle au ras de terre, flairait ses brodequins en grondant sourdement.

— Mon capitaine... nous vous demanderons très respectueusement de bien vouloir nous laisser vous regarder avec notre torche électrique... et de nous montrer vos papiers!... Notre devoir nous oblige...

Kermeur avait terminé ses calculs. Il avait déterminé avec précision sa position par rapport au chien et aux deux hommes.

Ensemble, ses poings, tels des marteaux s'abattant sur une enclume, allèrent frapper les deux surveillants, en même temps que son pied droit, lancé à toute volée, écrasait le mufle du *bloodhound*.

Le chien, le crâne fracassé, les vertèbres rompues par l'effroyable choc, fit entendre un aboiement rauque qu'il n'acheva pas. Il avait été tué net.

Les surveillants s'en tiraient à meilleur compte. Assommés par la violence des coups qu'ils avaient reçus, l'un au menton, l'autre à la tempe, ils étaient tombés sur le sol, sans connaissance, au côté de leurs bicyclettes.

— Compte réglé! murmura Kermeur, brièvement.

Il se pencha sur le chien, constata qu'il était mort, et le traîna dans un fossé voisin, avec les bicyclettes.

Puis, après un regard à la ronde, n'ayant rien vu, rien entendu de suspect — l'orchestre seul résonnait faiblement dans le silence de la nuit, — l'ancien capitaine de l'*Espérance* souleva un surveillant de chaque bras, et, ainsi chargé, marcha vers le fossé où il déposa les deux hommes à quelques mètres du cadavre du chien.

En quelques secondes, il eut dépouillé le plus grand de ses vêtements. Il se déshabilla alors et revêtit le surveillant de sa livrée de convict. Lui-même s'habilla de l'uniforme du fonctionnaire, par-dessus lequel il repassa sa capote d'officier de marine.

Il échangea ses grossiers brodequins contre les bottines du surveillant, et, cette substitution accomplie, ligota et bâillonna, à l'aide de leurs ceintures et de leurs bretelles, les deux hommes toujours sans connaissance.

— Ils en ont pour un quart d'heure avant de revenir à eux! pensa-t-il après s'être assuré que ses victimes vivaient. J'ai tapé un peu fort, mais c'était eux ou moi. J'ai un quart d'heure de répit. Ne le gaspillons pas.

Il fouilla machinalement ses poches, les poches de l'uniforme qu'il venait de revêtir. Il y trouva un portefeuille avec trois livres sterling et une carte d'identité, une petite torche électrique, un mouchoir, une pipe, un briquet à essence et une blague à tabac.

— Je lui renverrai cela une fois en France! se dit-il.

Il hésita un instant, puis empocha le pistolet automatique qu'il avait pris à la ceinture du fonctionnaire.

Il alla ensuite prendre une des bicyclettes, rendit l'autre inutilisable de deux coups de pied dans les rayons, et, ayant enfourché la machine intacte, s'éloigna à toutes pédales dans une direction qu'il estima opposée à celle du pénitencier.

En quelques minutes, il atteignit une bifurcation jalonnée par un poteau indicateur. Sans descendre de sa bicyclette, il dirigea vers la plaque fixée au poteau le jet lumineux de sa torche électrique, et lut au vol :

HARDMOOR TO PLYMOUTH

PLYMOUTH : 33 MILLES.

Trente-trois milles, soit environ cinquante kilomètres.

Kermeur, ayant mentalement fait le calcul, estima qu'il pouvait être à Plymouth avant le jour.

Somme toute, c'était dans le grand port de guerre anglais qu'il serait encore le plus en sécurité! Les officiers de marine y circulent par centaines. Et il espérait bien en être loin avant que les autorités britanniques songeassent à l'y faire rechercher.

C'avait été dans ce but qu'il s'était fait donner la capote et la casquette par les domestiques du cottage inconnu. Il avait choisi ce déguisement de préférence à tout autre, bien qu'il fût le plus dangereux. Mais il avait calculé que, malgré tout, les policiers hésiteraient toujours avant de lui mettre la main au collet, de peur de se tromper, car rien n'est plus respecté qu'un officier de marine, en Angleterre. Et il comptait bien profiter de cette hésitation, soit pour fuir, soit pour se débarrasser n'importe comment de ses poursuivants. C'était justement ce qui était arrivé!

D'autre part, presque tous les officiers de la *Royal Navy* sont rasés. Kermeur aussi l'était, et pour cause. De plus, étant marin lui-même, le personnage qu'il avait adopté lui serait facile à soutenir.

Et il avait d'autres idées, on le verra.

Les dents serrées, les mains crispées au guidon, il pédala férocement.

La brume était de plus en plus dense, à tel point que c'était tout juste si le fugitif distinguait les arbres bordant la route. Par prudence, il n'avait pas allumé la lanterne fixée à l'avant de sa machine, ne voulant pas que son passage fût signalé. Il savait qu'il jouait sa vie. S'il était repris, il devrait d'abord subir de nouveaux châtiments, il serait spécialement surveillé et ne pourrait guère plus espérer fuir. Et puis, il voulait se venger des misérables à qui il devait toute cette honte et toutes ces misères imméritées...

Pendant ses longues nuits d'insomnie, dans sa cellule, il avait pensé, médité, réfléchi aux mystérieux faits qui s'étaient passés à bord de l'*Espérance*.

Quel était ce Louis Després que la justice anglaise persistait à nommer John Slaney? Et que contenait l'enveloppe, quel pouvait être ce secret terrible — c'était le mot de Després, — oui, vraiment terrible, puisqu'il avait coûté la vie au bizarre personnage et la liberté à Kermeur!

Et qu'était devenue l'enveloppe? Les assassins de Després ne s'en étaient pas emparés, puisqu'ils avaient envoyé un émissaire pour demander à Kermeur ce qu'elle était devenue! Ainsi donc, d'autres que les assassins de Després étaient sur la piste de l'enveloppe ou plutôt du secret qu'elle contenait; et ils avaient réussi à atteindre leur but. Pendant les quelques minutes occupées par Kermeur à chercher les couvertures, pendant que s'accomplissait l'assassinat de Després, les autres, plus malins, avaient mis la main sur l'objet de leurs convoitises...

Tout en appuyant désespérément sur les pédales de sa machine, Kermeur-Vent-Debout se remémorait tous ces détails, toutes ces énigmes. Et il se jurait bien, pour la millième fois, d'éclaircir toute cette affaire.

Les bandits inconnus n'avaient pas hésité, pour atteindre leur but, à le faire envoyer au bagne, à le faire condamner comme assassin, et il s'en était fallu de peu qu'il fût pendu!

Ensuite, ils avaient essayé de le faire circonvenir par ce clergyman — vrai ou faux — et, après, ils lui avaient lancé

dans les jambes ce « 76 »... S'il avait donné dans le piège qui lui était tendu, Kermeur pensait qu'il serait actuellement aux mains des étranges et redoutables malfaiteurs.

Tout en songeant, il pédalait; ses jambes, comme deux bielles puissantes, s'abaissaient et se relevaient avec régularité.

La bicyclette, lancée à toute vitesse, filait dans la nuit, tressautant par-dessus les caniveaux, bondissant au passage des ornières et des fondrières, mais sans dévier de la ligne droite.

Elle passa, sans que Kermeur prît la peine d'en connaître les noms, à travers plusieurs villes et villages endormis et silencieux. Par deux fois, le fugitif traversa la voie ferrée sur des passerelles; il franchit une rivière dont il devait toujours ignorer le nom, et, après une côte longue et rude qui mit ses forces à une dure épreuve, il aperçut soudain, à quelques kilomètres de lui, l'immense baie de Plymouth, les centaines de maisons groupées autour du rivage, et les lumières multicolores des navires de guerre, grands et petits, ancrés dans la rade.

Sur sa droite, il reconnut Devonport, où il avait été arrêté. L'*Espérance* devait en être partie depuis longtemps... L'*Espérance*! Son navire, qu'il commandait depuis des années! L'armateur à qui le bâtiment appartenait, avait naturellement rayé de ses cadres le capitaine assassin! Cette pensée fit battre violemment les artères de Kermeur.

— Si jamais je les tiens, ceux-là! siffla-t-il entre ses dents.

Et « ceux-là » auraient frémi s'ils avaient entendu la menace de leur victime!

Kermeur, roulant toujours à toute allure, atteignit un vaste carrefour devant lequel se dressait une auberge massive, reconnaissable à la touffe de genévrier suspendue au-dessus de la porte d'entrée. Les fenêtres n'en étaient pas éclairées, ce qui fit plaisir au fugitif en lui prouvant qu'il avait encore du temps devant lui avant que le jour parût.

La brume s'était à peu près dissipée, mais de lourds nuages passaient dans le ciel noir, cachant les étoiles.

A quelques mètres de l'auberge, un poteau indicateur, supportant plusieurs plaques de fonte se dressait. Kermeur s'en approcha, et, ayant dirigé sur les écriteaux le jet lumineux de sa lampe électrique, put lire et constata que les trois chemins en lesquels se subdivisait la route qu'il avait suivie jusqu'alors, conduisaient, l'un — celui de droite — à Devonport, cependant que le second se dirigeait sur Stonehouse et le troisième sur Plymouth.

(Devonport, Stonehouse et Plymouth, en réalité, constituent les trois quartiers d'une seule agglomération.)

Kermeur, qui avait son idée, se dirigea vers Plymouth.

A moins de cinq cents mètres plus loin, il sauta à terre : à cet endroit, la route traversait un large canal sur un pont suspendu.

Kermeur, tenant sa bicyclette par le guidon, arriva sur le pont, et, en ayant atteint le milieu, s'assura, d'un regard, qu'il était bien seul, souleva la machine et la précipita dans l'eau noire où elle disparut.

Et le fugitif, à pied, continua sa route.

Quelques minutes plus tard, il atteignait les premières maisons du grand port militaire britannique.

En homme à qui l'endroit était familier, il avança rapidement à travers les rues étroites et tortueuses de la vieille cité et arriva bientôt sur le quai.

Plusieurs embarcations, des canots à vapeur et à pétrole, des minces baleinières, attendaient, le long des appontements de bois flottants perpendiculaires à la rive.

Ces embarcations, qui appartenaient à différents navires de guerre ancrés en rade, attendaient des officiers pour les ramener à bord. Grâce aux lampadaires électriques éclairant le quai, Kermeur put lire sur les rubans des bonnets des marins les noms des bâtiments de l'équipage desquels ils faisaient partie.

Ces bâtiments, il les connaissait à peu près tous, ayant eu maintes occasions de fréquenter les officiers britanniques, au cours des fréquents séjours que l'*Espérance* faisait à Devonport.

Il avisa donc une vedette à pétrole stationnée un peu à l'écart, et à l'avant de laquelle ce nom était écrit en lettres de cuivre brillantes comme si elles eussent été en or : *ANDROMACHUS*.

L'*Andromachus* était un des principaux cuirassés du *Channel Squadron*, c'est-à-dire de l'escadre britannique de la Manche.

D'un pas rapide, Kermeur marcha vers le canot, et, arrivé à deux mètres de l'embarcation, en héla le patron :

— Ho! de l'*Andromachus!*

— Mon capitaine! répondit le patron en se redressant et en saluant, car il était en grande conversation avec son mécanicien et son gabier.

— A bord, tout de suite!... Et vite!

Le patron du canot, un quartier-maître, ne demanda pas d'explications. Du moment que cet officier lui ordonnait de se rendre à bord, c'était qu'il avait des raisons. Cependant, il murmura :

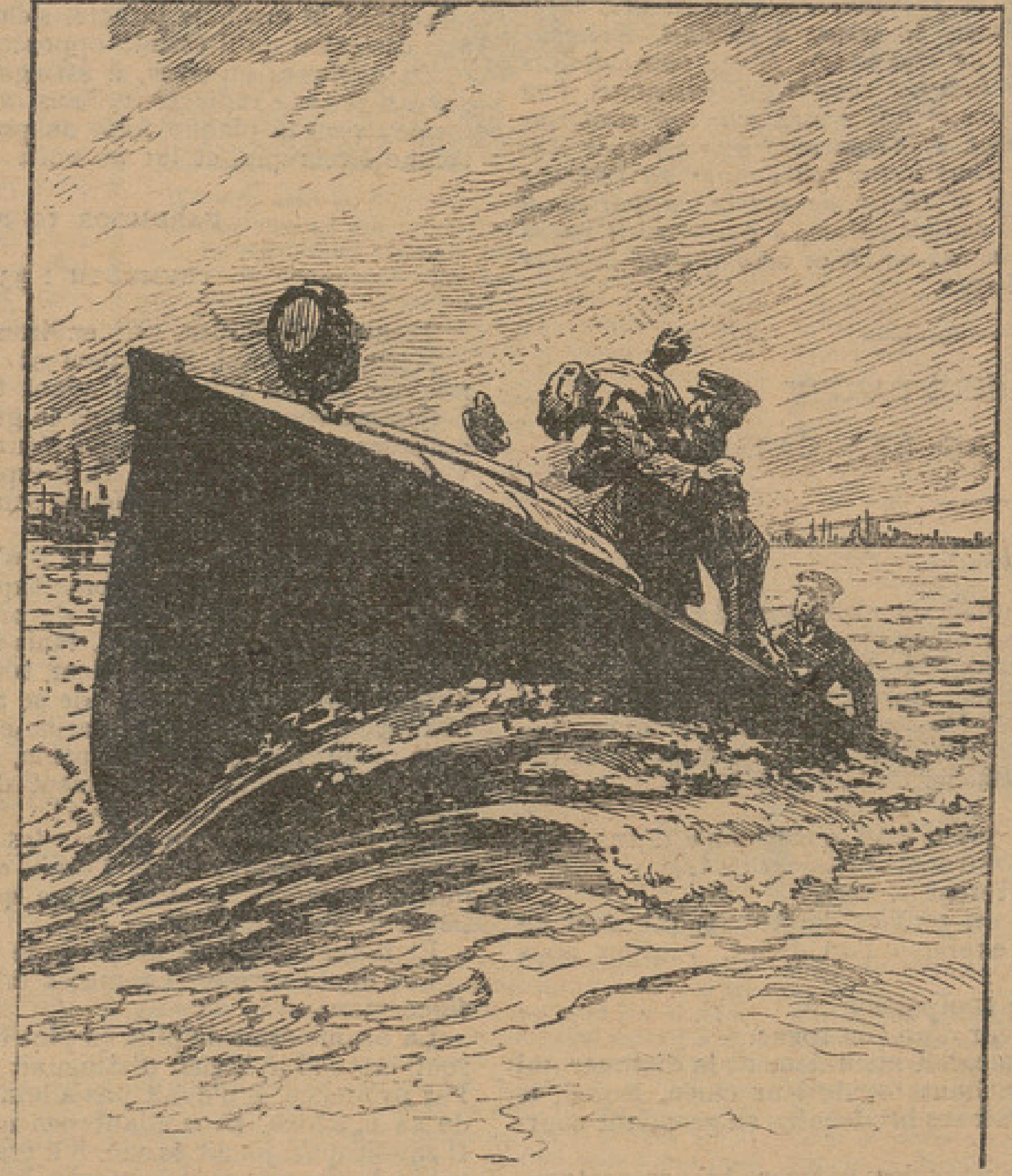
— C'est que, mon capitaine, je... nous attendions le commodore et le médecin, qui...

— Je sais! Ils prendront le canot du *Cœsar*. Démarre et appareille, et immédiatement!

Le quartier-maître se garda bien d'insister. En quelques secondes, la corde retenant l'embarcation le long de l'appontement fut détachée; le moteur ronfla.

— En avant! ordonna le patron du canot, cependant que Kermeur, s'étant assis dans la « chambre », à l'arrière, disposait négligemment autour de lui les plis de son ample capote.

C'était une embarcation rapide, que la vedette de l'*Andromachus!* Kermeur estima qu'elle filait dans les dix-huit nœuds, c'est-à-dire environ quarante kilomètres à l'heure.



Il saisit par la ceinture le patron du canot.

Quant à l'*Andromachus* lui-même, il se trouvait à plus de deux milles du quai. Cela, Kermeur le savait; il connaissait exactement l'emplacement où mouillaient les grands cuirassés.

Sur l'eau, une brume légère flottait, ouatant le ronflement du moteur et le gargouillis de l'hélice.

Plongé, en apparence, dans une profonde méditation, Kermeur, sans en avoir l'air, observa les trois hommes composant l'équipage du canot : le patron, le gabier d'avant et le mécanicien.

Seul, le gabier était un fort gaillard. Patron et mécanicien étaient plutôt maigres. Ce devaient être des *cockneys*, des Londoniens, comme il s'en trouve beaucoup dans la flotte anglaise où ils s'engagent pour échapper au chômage et au dénuement.

Le canot filait. Au loin, dans les nuages, vers le sud-ouest, l'éclat lumineux du phare d'Eddystone apparaissait à intervalles réguliers.

Les lumières du quai, maintenant, n'étaient plus que des petites taches brillantes, bien rangées. Autour de l'embarcation, dans un rayon de cinq cents mètres, la nappe d'eau noire était déserte.

Kermeur vit cela; il pensa que c'était le moment d'agir.

Et il agit.

Se retournant brusquement, il saisit par la ceinture le patron du canot, le souleva et le fit basculer à l'eau. Puis, ayant rejoint d'un bond le mécanicien occupé à graisser son moteur, il l'empoigna par les deux bras, l'attira hors du compartiment

où il était enfoui jusqu'aux épaules, le laissa tomber sur le pont, et, d'un coup de pied, le fit rouler à la mer.

— Toi, saute, ou je t'abats ! ordonna-t-il au gabier d'avant en lui présentant son pistolet automatique qu'il avait instantanément tiré de la poche de sa capote.

L'homme, ahuri, épouvanté, se jeta à la mer sans hésitation.

Kermeur, ayant pris la barre, regarda les trois marins. Ils nageaient vigoureusement vers le quai et en seraient quittes pour un bain froid.

Tranquillisé sur leur sort, le fugitif, tranquillement, s'assit à la place occupée par le patron quelques secondes auparavant et dirigea le canot vers l'île Saint-Nicolas, dont il distinguait les dentelures sur sa droite.

Puis, ayant attaché la barre pour empêcher l'embarcation de faire des embardées, il sauta dans le compartiment du moteur et mit toute l'avance à l'allumage.

La vedette bondit littéralement sur l'eau. L'avant faisant un angle aigu avec l'horizontale, l'arrière au ras de l'eau, elle fila à une vitesse foudroyante.

Kermeur reprit la barre.

— Vingt-deux nœuds, au moins ! murmura-t-il après avoir évalué l'allure de l'embarcation.

L'île Saint-Nicolas doublée, l'ancien capitaine de l'*Espérance* piqua droit sur le phare, occupant l'extrémité ouest du brise-lames qui protège le grand port de guerre.

En quelques minutes, il l'atteignit et le laissa en arrière, la proue dirigée vers le sud, sur le phare d'Eddystone.

— Deux bicyclettes, une vedette ! pensa-t-il. Je commence à coûter cher aux Anglais !

Il achevait à peine de se formuler cette constatation, que le grondement du canon arriva jusqu'à lui : les marins de l'*Andromachus* avaient dû atteindre la terre ou être recueillis. Et ils venaient de donner l'alarme.

Kermeur eut un rire muet.

(A suivre.)

CAPITAINE MAHAN.

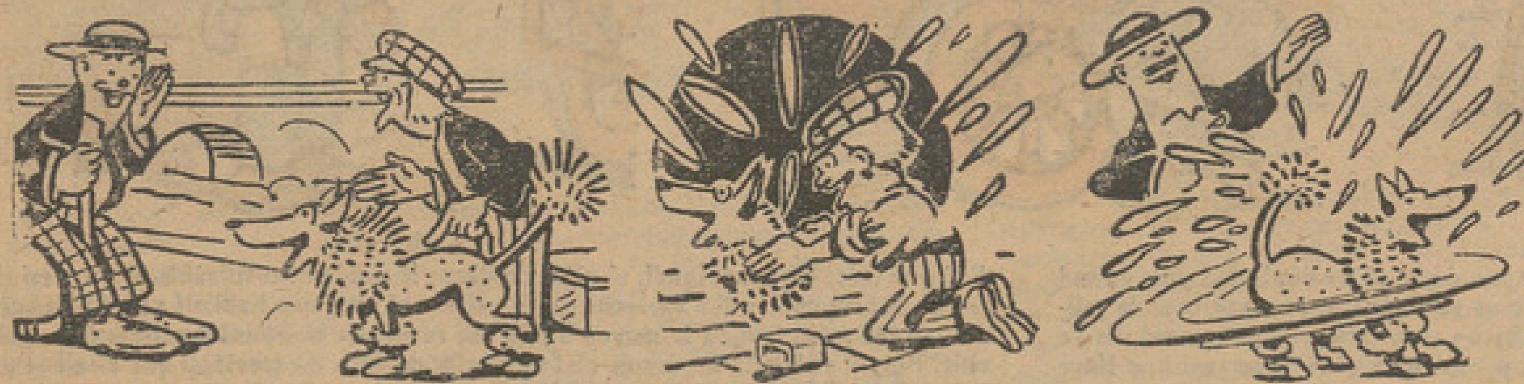
UN CLIENT



Chaque fois qu'Onésime descendait dans la rue, régulièrement les chiens qu'il rencontrait l'accompagnaient un bon bout de chemin. « C'est extraordinaire, pensait Onésime, j'aurais le diabète que je dirais que ces bêtes-là sentent mon sucre... » Mais comme il n'était affligé d'aucune infirmité, Onésime mit la chose sur le compte de l'hérédité. « Ça doit être parce que j'ai eu un oncle tellement « chien » envers moi que les cabots doivent me trouver un petit air de famille, » fit-il. Or un jour, comme le hanneton à la cervelle, un chien ayant le corps rempli de poils, d'une telle longueur que l'Empereur des Cossards en eût rêvé, s'attacha à ses pas... il le suivit partout, chez le bistrot où Onésime se désaltéra d'un demi-setier, et jusqu'au bord de la rivière où le chien but jusqu'à plus soif de l'eau claire.



Onésime s'étant assis sur une borne, le chien se coucha à ses pieds. « Le bel animal ! » fit soudain un personnage qu'Onésime n'avait pas encore remarqué, et qui portait sous le bras une boîte qu'il mit à terre. « Et il serait superbe s'il était bien tondu avec goût, poursuivit le personnage... — Pour sûr, répondit nonchalamment Onésime, il en a rudement besoin. — Tenez, fit encore le personnage en ouvrant sa boîte de laquelle il retira ciseaux, peigne et tondeuse, vous allez voir tout de suite la différence... » En effet, au bout de quelques minutes de travail, le chien avait changé d'aspect.

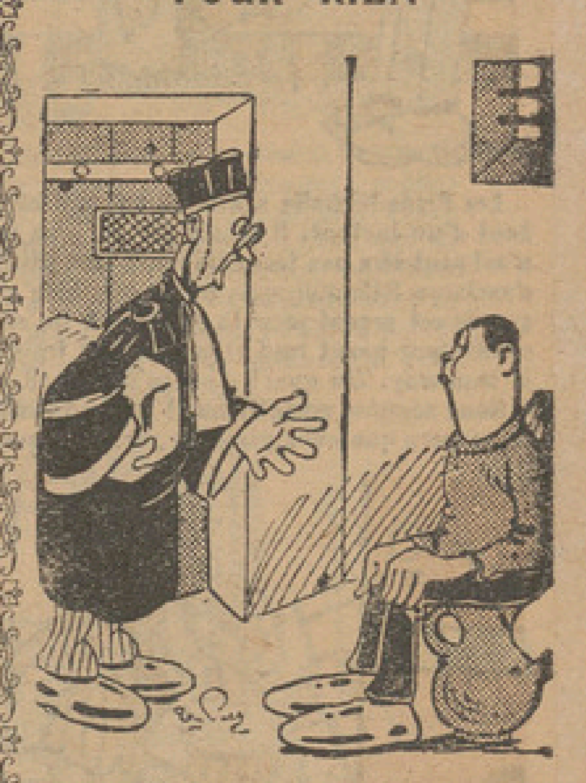


« Ça le rajeunit d'au moins vingt ans, remarqua loyalement Onésime. — N'est-ce pas, fit le personnage, dont l'amour-propre était ainsi flatté... et ce n'est rien encore, vous allez voir... je vais le savonner, le parfumer, le friser; après y vaudra un million comme un sou, car il est de pure race. — Et puis, ça y noiera et rôtira ses puces, » approuva Onésime qui se sentait comme une envie de se gratter. Le personnage, fidèle à sa promesse, fit du cabot une sorte de bibelot précieux. « Il embaume la pommade à la rose et les quatre fleurs, déclara Onésime tandis, que, pour se sécher plus vite, le chien se secouait avec ardeur; j'aurais jamais cru qu'un chien pût sentir aussi bon... »



« Et pour un travail comme celui-là, continua le personnage, je ne demande que cent sous... pas un rond de plus... croyez-vous que je prends cher? — Cher ! s'exclama Onésime, sûrement non que c'est pas cher... c'est même pour rien... et j'voudrais pas faire un boulot comme ça pour ce prix-là... — J'suis content de c'que vous m'dites, reprit cet artiste, en tendant une main qu'Onésime, se méprenant, ne dédaigna pas de serrer... parce que j'aime pas qu'on m'paie de mauvais gré, et je vois que c'est de bon cœur que vous allez me donner mes cent sous... » Devant cette attaque directe, Onésime seulement comprit le quiproquo. « Cent sous, fit-il, à cause de quoi qu'faut que j'vous donne cent sous?... » Le tondeur s'expliqua plus clairement. « Mais, mon brave homme, lui dit Onésime, il y a erreur, ce chien n'est pas à moi... mais pas du tout... » Le chien, d'ailleurs, en fournit à ce moment la preuve, car, ingrat comme un homme et fier comme un parvenu, il s'éloigna subitement sans un aboiement de remerciement, pour suivre un congénère, sans doute dans le but de se faire admirer. « Eh bien, je la trouve mauvaise, avoua le tondeur désappointé. — M'en parlez pas, » approuva Onésime en s'éloignant à son tour.

POUR RIEN



— Quelle honte ! risquer le bagne pour quarante sous !... Pas même de quoi payer les honoraires d'un avocat !

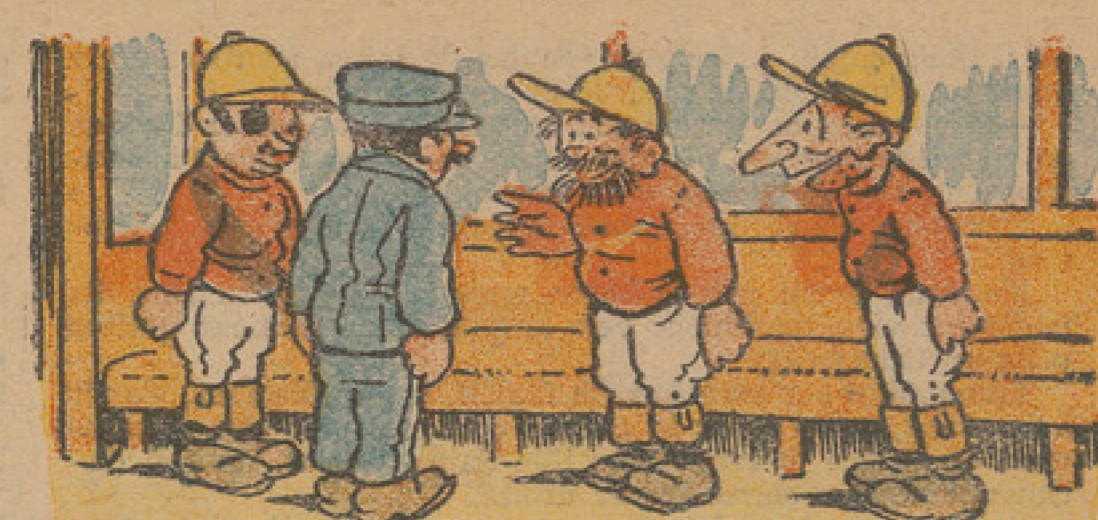
UNE OCCASION



— Tu vois cette petite-là, j'ai failli me marier avec elle.

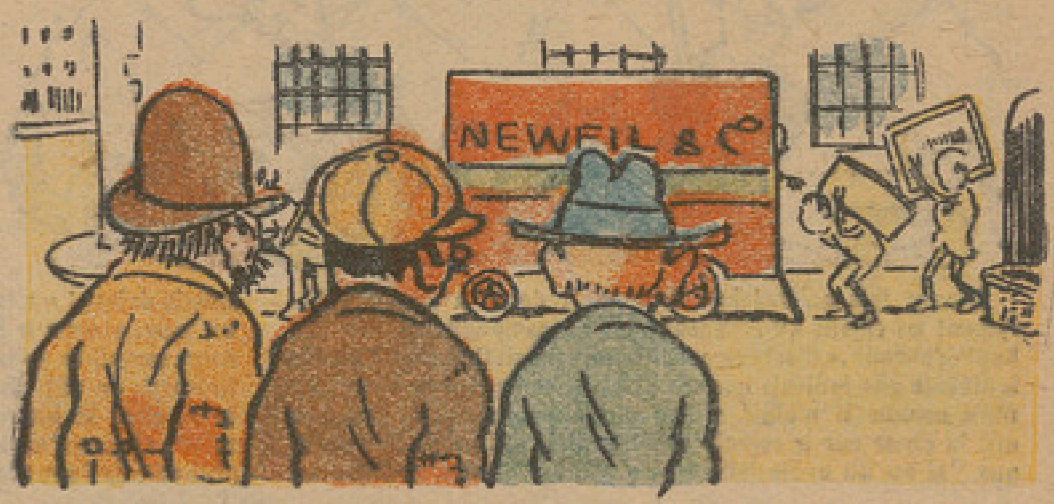
— Ah ! Et pourquoi ne l'as-tu pas fait?

— Ben... c'est à cause de son père qui n'a pas voulu donner son consentement... et pis... et pis aussi à cause d'elle qui ne voulait point de moi.



Les Pieds-Nickelés descendirent vivement du toit de tramway sur lequel ils avaient été projetés et se hâtèrent de se rendre dans l'intérieur du véhicule. Le conducteur avait l'air d'un brave garçon. Ribouldingue lui fit la leçon en ces termes : « Tu peux aujourd'hui nous rendre un de ces services qu'on ne saurait assez payer de reconnaissance éternelle. Pour ce qui est de la reconnaissance, je comprends que tu t'en battes l'œil. Aussi tu auras du bon pèze. Mais il faut que tu nous ramènes en vitesse à Chicago, pour fuir des imbéciles qui parlent de nous faire avaler des pruneaux de browning, ce qui nous paraît rudement indigeste. — Est-ce que par hasard, ce ne serait pas cette bande de cavaliers qu'on aperçoit là-bas? questionna l'homme. Ils y en mettent. — Je crois bien que oui, répondit Filochard, tu vois donc qu'il n'y a pas de temps à perdre. Remets ta bagnole en marche. » Le conducteur ne se fit pas prier et les trois amis purent pénétrer dans le tramway, où ils se cachèrent. Le voyage fut d'ailleurs de courte durée et bientôt les Pieds-Nickelés se virent dans l'obligation de quitter la voiture qui était arrivée à destination. « Tu jardines, dit Croquignol au conducteur, nous ne pouvons nous risquer dans les rues habillés en jockeys, ce serait le vrai moyen de nous faire remarquer. Procure-nous des frusques et nous te raquerons encore du pognon. Il doit bien y avoir par là un décrochez-moi-ça quelconque. Grouille-toi! » Le bonhomme comprenant qu'il y avait intérêt partit aussitôt.

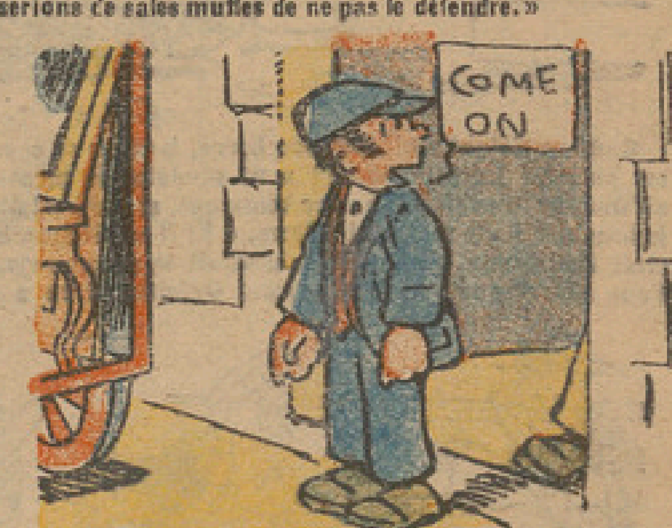




Les Pieds-Nickelés n'attendirent pas longtemps et virent revenir le conducteur au bout d'un instant. Il tenait sur les bras un paquet de vêtements. « Voilà, dit-il, ça n'est peut-être pas très chic mais faut savoir se contenter de ce qu'on a. — Parbleu! s'exclama Ribouldingue, ça va très bien comme ça, mon poteau, ne t'en fais pas et prends cet argent pour ta peine. » Il lui remit une poignée de billets de banque. Le conducteur parut ravi et permit aux trois compagnons de changer de costume dans le tramway. Un quart d'heure plus tard, Ribouldingue donna le signal du départ. « Nous sommes complètement méconnaissables sous ces guenilles, dit-il, et personne ne pensera que nous pouvons avoir quelque parenté avec les brillants jockeys de tout à l'heure. Ça me fait mal au cœur de m'être débarrassé de cette casaque de soie qui allait si bien à mon teint. Mais je me résigne en songeant que ces sauvages voulaient nous écharper et que la vie vaut d'être vécue car elle vous procure de bons moments. » Ils regagnèrent à pied l'hôtel de Jack Farmum. Quand ils furent devant la porte de la demeure ils aperçurent un camion chargé de meubles. « Hé ha! fit Croquignol, si je n'ai pas des visions il me semble que les larbins engagés par nous sont en train de profiter de l'absence du patron pour dévaliser ce brave roi du saucisson. En conscience nous ne pouvons pas laisser une chose pareille s'accomplir, car Farmum a eu des bontés pour nous et nous serions de sales mufles de ne pas le défendre. »







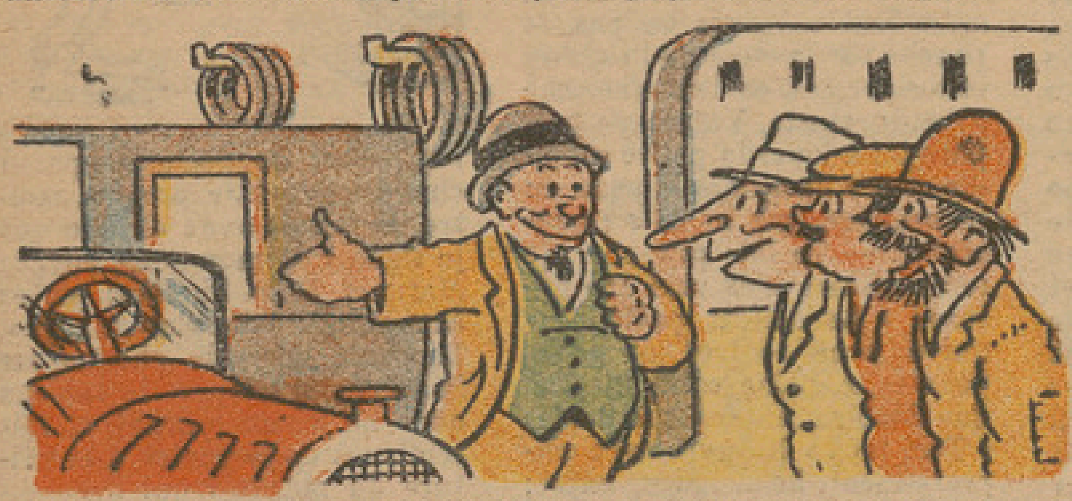
Ils s'approchèrent afin de voir s'ils n'étaient pas dupes et ne doutèrent plus quand ils constatèrent que les domestiques s'étaient tous entendus pour cambrioler le milliardaire. Ne reconnaissant pas les Pieds-Nickelés à cause de leur déguisement, ils ne se gênaient pas et tenaient sur leur maître les propos les moins respectueux. « Nous serions bien bêtes, déclarait l'un d'eux, de ne pas profiter de l'occasion. Qui pourra nous retrouver? D'ailleurs, le milliardaire est assez riche pour nous faire ce petit cadeau. » Ribouldingue attira ses amis dans l'angle d'un mur et dit : « Nous ne sommes pas assez nombreux pour empêcher par la force ces gredins-là d'opérer, ils nous passeraient quelque chose! Il faut employer la ruse ou sinon nous sommes fichus. — J'ai une idée, dit Croquignol, si nous rendions le camion inutilisable. Rien n'est plus facile. Suivez-moi. » Il s'approcha de la voiture et avec une habileté qui fit l'admiration de ses amis truqua le moyeu d'une des roues, en enlevant prestement une cheville. Puis il s'éloigna à quelque distance, afin de jouir du spectacle qui allait se produire. Celui des domestiques qui semblait avoir pris la direction des opérations parut bientôt sur le seuil de l'hôtel et dit : « C'est le moment de s'en aller, le patron ne va pas tarder à rentrer avec les trois fous. S'il nous trouvait en train de déménager son mobilier, peut-être qu'il ne serait pas très content et qu'il lancerait la police à nos trousses. Donc, partons. »



Les domestiques qui avaient manifestement bu un coup de trop, s'avancèrent en titubant. « Hue! s'écria celui qui s'était improvisé cocher. La charge est lourde, mais dans une petite demi-heure nous serons arrivés chez notre ami le receleur qui nous donnera un bon prix de tout cela. » Le cheval qui était attelé au camion et que les gaillards avaient loué, donna un effort considérable, car il venait de recevoir un grand coup de fouet. Le camion s'ébranla mais n'alla pas bien loin, s'avança à un mètre à peine et versa, la roue truquée par Croquignol s'étant soudain détachée. « Ah! quel affreux malheur ! gémit l'un des hommes, cet accident avait bien besoin de nous arriver. Tous les meubles se renversent sur la chaussée. Il faudrait au moins une heure pour réparer tout cela. Nous n'avons qu'à nous mettre à l'œuvre mais nous n'avons pas de chance et si, de plus, Farmum survenait, nous n'aurions qu'à prendre nos jambes à notre cou et à nous sauver. » Seul l'individu qui parlait paraissait vraiment résolu à faire quelque chose. Les autres le regardaient d'un air mécontent, cette catastrophe gênait visiblement leurs projets et ils n'étaient pas éloignés de renoncer à tout le bénéfice qu'ils avaient escompté. Tout à coup, les Pieds-Nickelés surgirent, revolver au poing, ils avaient un air goguenard. « Bougez pas, canailles, leur dit Ribouldingue, ou nous vous logeons quelques grammes de plomb dans le citron. C'est comme ça que vous récompensez notre gentillesse et que vous trahissez notre confiance. »



Le bonhomme qui menait l'affaire fut le seul à ne pas se laisser démonter par cette intervention inattendue. Il tira de sa poche un pistolet de taille et le braqua sur Ribouldingue. Mais Filochard avait vu le coup et fit feu. Sa balle vint frapper la crosse du pistolet qui vola en l'air. Déjà, les complices s'éloignaient à toutes jambes. « On n'est pas des pourvoyeurs de prison, reprit Ribouldingue, et nous te permettons, vermine, de calter à ton tour. Mais ne retombe jamais sous notre coupe! » L'homme profita sans barguigner de la permission qui lui était donnée et partit. Jack Farmum qui venait d'arriver à l'improviste et qui avait assisté à cette scène, interpella les Pieds-Nickelés et leur dit : « Vous êtes pardonnés après ce que je viens de voir. Vous avez défendu mes intérêts et je vous en suis profondément reconnaissant, mais regardez donc en quel état vous m'avez mis! » A ce moment seulement les amis s'aperçurent que le milliardaire était tout déchiré et que sa figure portait des traces de coups. « On m'a rendu responsable de tout ce qui s'est passé, expliqua-t-il, et chacun m'est tombé dessus. J'ai dû payer une forte somme pour dédommager ceux qui criaient trop, mais je n'éviterai pas, malgré ma situation de fortune, qu'on engage des poursuites contre vous. — Ah! ne vous en faites pas pour nous? ricana Filochard, nous commencions à trouver que la vie devenait monotone en votre compagnie, soit dit sans vouloir vous offenser et nous ne demandons qu'à vois du patelin. »



Le roi du saucisson qui n'était pas un ingrat, mena ses amis dans son garage et leur dit : « Choisissez la voiture qui vous plaît le plus et prenez-la. Je vous la donne. De plus, voilà de l'argent. Il est à vous. Quand vous n'en aurez plus vous n'aurez qu'à me faire signe ; où que vous vous trouviez, je me ferai un plaisir de vous en faire parvenir. » Les Pieds-Nickelés se répandirent en remerciements. « C'est ainsi que je comprends l'amitié, fit Croquignol, à votre place, j'en aurais fait tout autant. » Ribouldingue observa à son tour : « Mon cher Farmum, daignez jeter un petit regard sur nos frusques innommables. Vous pensez bien que nous n'allons pas nous installer dans votre auto avec des pelures semblables sur le râble, on se ferait poisser au premier tournant. Si c'était donc un effet de votre bonté, vous seriez tout à fait gentil de nous laisser choisir dans votre garde-robe. De la sorte, on ne croira pas que nous avons barboté la bagnole et nous serons peinards. » Farmum s'empressa de leur donner satisfaction. Il commençait à lui tarder d'être débarrassé de ces hôtes qui lui avaient attiré tant d'ennuis. Conduits dans le vestiaire du milliardaire, les Pieds-Nickelés firent un choix abondant de costumes, de chapeaux et de chaussures. « Ce qui nous manquera le plus, dit Filochard, ce sera le linge, mais nous en serons quittes pour faire des achats quand nous trouverons une chemiserie sur notre route. Vous pourriez peut-être ajouter quelques boîtes de vos excellents cigares. »



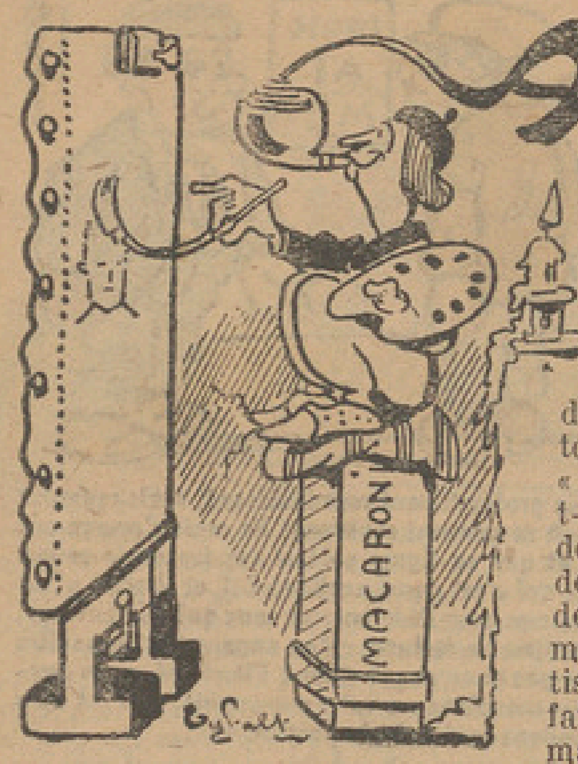
Farmum s'exécuta et conduisit ses hôtes jusqu'à l'auto. Il les aida même à s'installer et alla jusqu'à porter la plus grande partie de leurs multiples paquets. Les Pieds-Nickelés, pour la circonstance avaient mis sur leur crâne des chapeaux haute forme. « Ça n'est pas que ça nous aille, déclara très franchement Ribouldingue, mais on connaît les usages du grand monde à présent et l'on veut vous faire honneur. Croyez, mon cher rupin, que nous conserverons toujours de vous un souvenir ému et que nous nous ferons une joie d'accourir lorsque vous voudrez bien nous appeler à votre côté. Nous sommes des gentilshommes, tout en étant moches comme trente-six cochons, et nous savons accomplir notre devoir jusqu'au bout. Ceci dit, on ne veut pas vous retenir plus longtemps. Vous avez pas mal de boulot à faire. Quand ça ne serait que de replacer vos meubles dans la maison. On ne vous propose pas de vous aider, car vous avez eu l'extrême obligeance de nous signaler que la police allait peut-être venir nous chercher. D'ailleurs, malgré vos airs imbéciles vous êtes moins tourte que vous ne paraissez et vous n'aurez qu'à vous y coller vous-même, ça vous fera les biceps. » Filochard était au volant et s'impatientait : « Eh bien quoi, on les met? demanda-t-il, on ne va pas s'éterniser là jusqu'à demain matin. Les cognes vont venir nous cueillir. A la revoyure, le pote ! On t'enverra des cartes postales ! » Il mit en marche brusquement et l'auto roulant dans une flaque d'eau, couvrit le milliardaire de boue.



L. FORTON

Il était temps; au tournant de la première rue, les Pieds-Nickelés croisèrent une troupe de policemen qui se hâtait vers la demeure de Farmum. Les policiers ne firent heureusement pas attention à ces gentlemen qui étaient en auto et ne s'arrêtèrent pas. « Qu'est-ce que je te disais? bougonna Filochard penché sur l c volant. Avec tes discours à la « mords-moi le pif » tu as failli nous faire poisser. C'est que ça ne me dit rien du tout d'aller villégiaturer dans les prisons américaines, maintenant qu'on a un bel avenir devant nous. » Ses camarades l'approuvèrent et lui firent observer qu'il serait peut-être prudent de redoubler de vitesse. « Tout à fait mon avis, acquiesça Filochard, encore faut-il ne pas accrocher une autre bagnole. C'est l'instant ou jamais de prouver que je suis un as du volant. Tenez-vous bien, les aminches ! Je donne plein gaz. » Les Pieds-Nickelés n'eurent pas le temps de retenir leur chapeau et ce fut une belle envolée. « Zut ! se plaignit Croquignol, mon tuyau de poêle qui se trisse, c'est dommage, je trouvais qu'il m'allait si bien. Ce n'est peut-être pas une coiffure très pratique pour aller en automobile. Une autre fois, je commencerai par l'attacher avec une ficelle, ça sera plus sûr. — Te tourmente donc pas pour nos galurins, s'écria Filochard, on en mettra d'autres et ça fera la rue. » Ribouldingue, plus philosophe que ses camarades, prit son mouchoir et le noua en riant autour de ses cheveux. « Comme ça, fit-il, mes tiffes ne s'envoleront pas et je resterai bien coiffé. Restons corrects. »

(A suivre.)



Amateur éclairé

Barbizon est peintre, mais ne possède aucun talent, ce qui, à son avis, n'est pas une raison suffisante pour crever de faim; aussi il comble cette lacune par pas mal de bagout et un culot monstre. Bien que Barbizon aime faire la grasse matinée, c'est à la pointe du jour que nous le repérons, soudé devant l'horloge pneumatique qui fait l'angle du Moulin-Rouge et de celui de la Galette. Barbizon contemple le cadran de l'horloge et s'exclame : « Quatre plombes et quinze broquilles vont se décrocher à la dégoulinante de la toquante du carrefour, mais est-ce l'heure matinale ou celle qui côtoie l'apéro de l'après-midi? *Tates z'y la question?* comme disent les Portugais qui sont des bonshommes à qui on a dû inoculer du sérum de pinson, car ils sont toujours gais ! » Ne croyez pas, en entendant monologuer Barbizon dans ce jargon bizarre et un tantinet argotique, que ce garçon manque d'éducation ! Non, car c'est par snobisme et pour se donner un genre que Barbizon se sert de ce langage fantaisiste, car il a été très bien élevé, au contraire, et la preuve, c'est qu'à l'heure qu'il est, il quitte l'Elysée ! Comment, vous étonnez-vous, monsieur Millerand garde ses invités si longuement? Mais non, bonnes gens, ne confondons pas! Ce n'est point de l'Elysée de la Présidence qu'il s'agit, mais plus populairement de l'Elysée-Montmartre ! Parfaitement, et quoique cet établissement soit moins bien fréquenté que l'autre, on ne s'y crée pas moins des relations très avantageuses; c'est ainsi que Barbizon, entre la troisième et la quatrième figure d'un quadrille échevelé, a fait connaissance d'un gros monsieur qui lui faisait vis-à-vis et avec qui on a causé Beaux-Arts. Barbizon a avoué qu'il était peintre de grand talent et a invité son partenaire en chorégraphie à venir visiter son atelier : « J'ai des toiles superbes, de véritables chefs-d'œuvre et qui seraient d'une valeur inestimable si seulement j'étais mort depuis dix ans ! Comme je n'ai pas cette chance, je vous céderai de mes tableaux pour un morceau de pain ! » Le monsieur promet sa visite, puis, au cours d'un cavalier seul endiablé fort apprécié de la galerie, échange à son tour quelques confidences : « Je m'appelle Poivre, halète-t-il au milieu des ébats désordonnés de son cavalier seul, de la maison Poivre et Sel, denrées alimentaires; moi aussi, monsieur, j'aurais dû être artiste ou poète, ou bien encore faiseur de pièces de théâtre, mais mes parents ont contrarié ma vocation, et voilà comment, né pour être homme, je ne suis qu'épicier. » Ces souvenirs reviennent à Barbizon alors qu'il contemple encore l'horloge pneumatique qui est une des originalités de la commune libre de Montmartre dont notre barbouilleur est originaire, et soudain Barbizon prend une course rapide en se disant entre haut et bas : « Cavalons à mes pénates à la galope; il n'est que temps de donner un coup de fion à mon grenier pour séduire, empaumer et



rouler le client sérieux que la Chance me procure ! » Et Barbizon fait diligence pour parer le galetas qu'il nomme pompeusement son atelier. Il accroche de-ci de-là quelques études, place sur un chevalet une toile inachevée, dispose sur une chaise bancale quelques oripeaux voyants dans un désordre savant qui est un effet de l'art, et attend l'acheteur de pied ferme. Voilà justement qu'un pas lourd fait gémir les marches de l'escalier. Barbizon se précipite et ouvre la porte pour introduire l'amateur de peinture.

Fausse alerte !... Ce n'est que son voisin de palier, le délicat poète Vérascope, qui rentre en titubant légèrement, esquinté par une nuit de vadrouille. A sa vue, il arrive une idée géniale à notre barbouilleur qui manifeste sa joie par une gambade et une taloche amicale sur la nuque de Vérascope, à qui il mugit dans les oreilles : « Mon vieux, tu vas me rendre un service ! » Vérascope, d'un geste éloquent, retourne les doublures de ses profondes et mime un geste d'impuissance. « Mais non, le rassure Barbizon qui comprend la pantomime comme feu Debureau, ce n'est pas de la galette venant directement de toi qu'il me faut, ce n'est que ton aide morale dont j'ai besoin pour entraîner autrui à les lâcher en échange de mes toiles maculées de couleurs ! » Et le peintre soumet au poète le schéma d'un petit scénario dans lequel le rôle attribué à Vérascope consisterait à figurer un riche Mécène achetant de la peinture pour encourager les arts. « Ça entraînera l'autre poire à en faire autant, et tu parles, ensuite, de la nouba qu'on s'offrira ! » conclut Barbizon qui n'était pas extrêmement délicat sur les moyens à employer pour faire rentrer de l'argent.

Sur ces entrefaites, Barbizon, entendant résonner un pas, se penche sur la cage de l'escalier et susurre : « C'est le bonhomme attendu. Ouste, Vérascope, prépare-toi à jouer la petite comédie et sois bien dans la peau du personnage que tu dois représenter. — Te bile pas, cher, je serais encore plus vrai que nature ! » Le délicat poète s'esquive pour rentrer dans ses pénates. A peine est-il disparu que Barbizon entend à sa porte : « Toc, toc ! » Il ouvre avec empressement. Le monsieur entre; salamalecs réciproques et présentations : « Je suis M. Poivre. — Ah ! oui, je sais, de la maison Poivre et Sel. — Parfaitement, voudriez-vous me montrer quelque chose, je désirerais acheter une peinture? » Empressé, Barbizon met une toile sur le chevalet. On frappe à nouveau : « Toc, toc ! » C'est l'ami Vérascope. Il a revêtu une impeccable redingote qui pince la taille, ses longs cheveux de poète émergent en cascade d'un éblouissant huit reflets. Il a l'allure dégagée d'un grand seigneur transalpin dont, d'ailleurs, il emprunte l'accent à ravir. Il débute : « Maître, vostre répoutationne a franchi les Alpes sur les ailes de la Renommée... Oh ! ces chefs-d'œuvre épatantes, ravissantes, délicious ! Maître, combien cette petite étioude? C'est oune chat, je crois, ou bien oune petite poussin? N'importe, c'est chouette. — C'est un coq ! » rectifie Barbizon qui croit pouvoir avancer cette bourde à cause de l'éclat et de la variété des couleurs qui recouvrent cette toile qui a tout bêtement servi à essuyer les pinceaux du



peintre. « Oui, je reconnais, c'est oune coq du Sahara, oune coq Toucouleurs, oune spécialité de l'élévage de cette tribu de Touaregi, mirobolant, c'est de la peintoure coubiste décadente. Combien, maître? — Mille francs ! — C'est pour

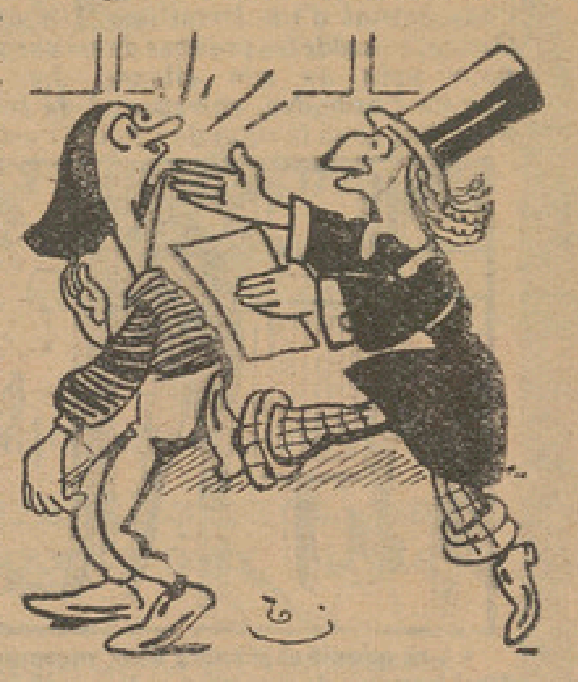


rien, c'est donné, oune pareil chef-d'œuvre ! Je prenais, maître, je faisais oune chèque que je signais de mon nom, voyez : Marquis Della-Puretta; portez à ma voitoure siouplaît, maître ». Barbizon laisse le chèque sur la table, enveloppe le tableau dans un vieux journal et fait semblant de le porter à la voiture du marquis qui l'accompagne en certifiant : « Je suis heureux de posséder oune de vos productionnes; vous avez vraiment oune talent hors ligne, maître ! » M. Poivre, pendant ces congratulations, regarde une toile suspendue au mur. Ça ne l'empêche pas de répondre par une profonde révérence au salut protecteur de Vérascope qui s'éclipse, ayant conscience d'avoir merveilleusement amorcé l'affaire. « Quelle correction, ce monsieur, admire M. Poivre, comme on reconnaît de suite la vieille aristocratie, qu'elle soit italienne ou française ! — C'est comme vous, monsieur Poivre, on constate de prime abord, dès que l'on fait votre connaissance, que l'on a affaire à la noblesse commerciale qui est la gloire de notre beau pays ! » fait Barbizon, flatteur. « Oui, mon cher maître, la maison Poivre et Sel est très haut cotée dans le négoce, mon associé et moi avons beaucoup d'argent, énormément d'argent ! On en gagne des quantités dans l'épicerie. » M. Poivre s'incline et reprend : « Cher maître, revenons à nos moutons, combien ce tableau, il n'y a presque pas de couleur dessus? — Mille francs ! — Mais il n'y a pas autant de peinture que sur la toile acquise par le marquis. — Oui, mais il est plus haut de ça et plus large de ceci. — Alors, chez vous, c'est comme dans l'épicerie : plus il y a de kilos, plus c'est cher? — Exactement, mais vous êtes si riche qu'il est naturel que vous soyez un protecteur des Arts au même niveau qu'un Médicis ! » M. Poivre ne connaît même pas la fontaine de ce nom, il n'en est pas moins flatté de cette comparaison et il achète la toile sans barguigner. « Je vais vous signer un chèque, cher maître, soyez donc assez aimable pour faire descendre ma peinture à mon taxi. — J'y vais moi-

même, s'empresse Barbizon en prenant le tableau et la porte. Pendant qu'il s'absente, M. Poi-



vre qui est assez embarrassé pour rédiger un chèque qui ne solde pas une commande de produits alimentaires, prend comme modèle celui que le marquis italien a laissé sur la tab e et pousse un cri d'horreur. Le facétieux Vérascope a dessiné dessus une poire et écrit dessous : *Portrait d'une poire qui va acheter un navet.* M. Poivre fulmine : « Ah, je suis une poire ! Filou, barbouilleur, crétin ! Eh bien, on va voir, puisqu'on veut me duper, si je m'y entends pour faire du potin ! » Mais, au moment de commencer un chambard infernal, l'amateur de peinture se ravise et libelle un chèque qu'il enferme sous enveloppe gommée et qu'il donne à Barbizon qui remonte justement : « Voilà le chèque, lui dit-il, faites toucher, cher maître, et soyez persuadé que votre œuvre sera mise en bonne place dans la galerie de tableaux que je vais monter. » Et il sort. Aussitôt, Barbizon appelle Vérascope. « L'affaire est dans le sac, dit-il avec ravissement; la poire a marché, voilà le chèque dans cette enveloppe, ne l'ouvre pas, le type croirait à de la méfiance, cavale presto toucher la somme à son magasin de peur qu'il ne se ravise; vas-y tel que, que le père Poivre ne reconnaisse pas en toi le marquis italien. » Vérascope s'élance en glapissant : « A nous, les festins ! » Il revient très vite en se tenant le bas du dos et en se tamponnant la joue. « Déjà de retour ! fait le peintre, donne vite ce que tu as reçu? » Le poète lui administre deux gifles retentissantes et le gratifie d'un vigoureux coup de soulier dans la culotte. « Voilà ce que m'a remis le garçon épicier, ajoute-t-il; lis le chèque ! » Barbizon en prend connaissance et voit : « A présentation, veuillez administrer au porteur la correction qu'il mérite ! » Barbizon est atterré. « Le filou ! rugit-il, qui a gardé mon tableau ! Ah ! les

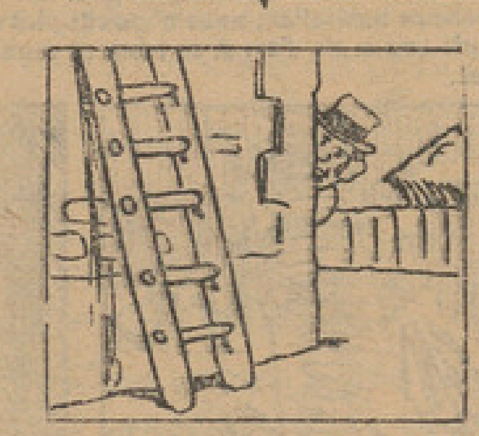


Beaux-Arts ont bien été joués par l'épicerie. »

H. GONEL.

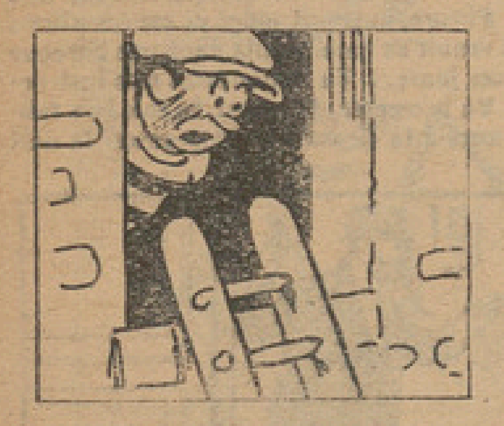
L'ÉCHELLE

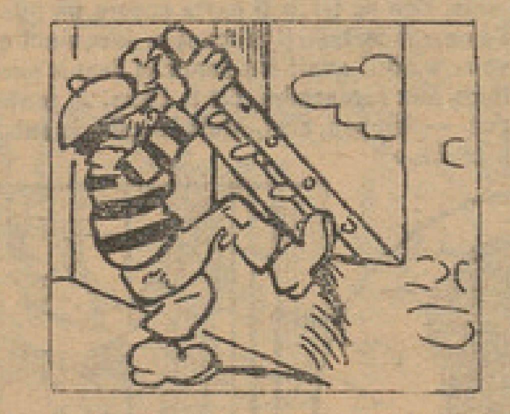


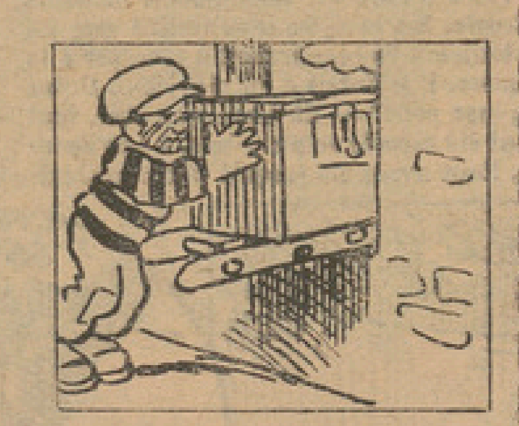




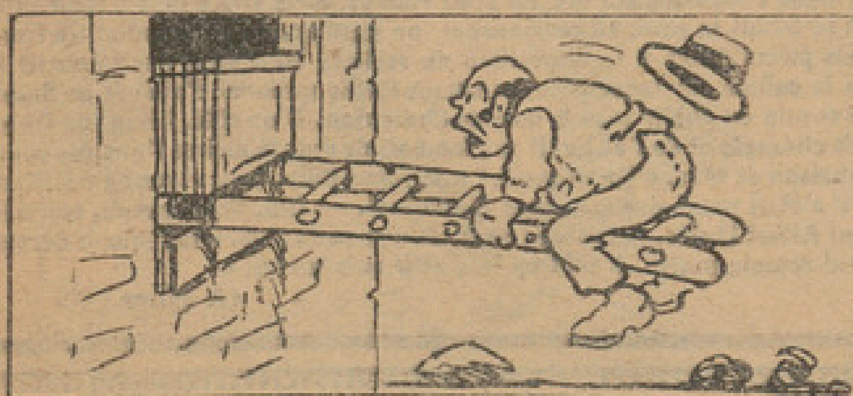
« Profitons de ce que le père Margotin n'est pas là, se disait ce coquin de Séraphin Crapulot, pour lui rendre une visite intéressante et intéressée! » En même temps, il dressait une échelle contre le mur pour atteindre la fenêtre du grenier et pouvoir cambrioler le fermier tout à son aise. Sur ces entrefaites, le père Margotin, rentrant chez lui à l'improviste, aperçut l'échelle et pensa : « Tiens, tiens, un chenapan de malfaiteur, pendant mon absence, s'est empressé de s'introduire chez moi pour me dévaliser... Ah! le maudit scélérat! je vais lui montrer de quel bois je me chauffe! » Ayant proféré cette menace, le fermier, s'armant d'une solide trique en bois de cornouiller, grimpa lestement à l'échelle pour surprendre le filou. « Je vais lui caresser si vigoureusement les côtes, se disait-il, que ça lui enlèvera pour longtemps l'envie de recommencer... »

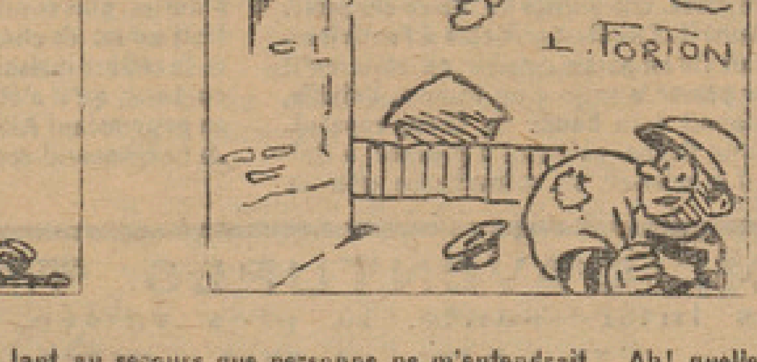






De la fenêtre du grenier, Crapulot avait surpris le maître du logis. « Allons, bon, fit-il, v'là le père Margotin qui rapplique beaucoup plus tôt que je ne croyais! Au diable soient les gêneurs! Il a même pris la précaution de s'armer d'un gourdin pour me frictionner le cuir... C'est le moment de lui jouer un tour de ma façon pour esquiver la distribution qui m'attend! » Aussitôt, et sans perdre une minute, il empoignait à deux mains l'échelle à laquelle grimpait le fermier et, s'arc-boutant, il appuyait dessus de tout son poids afin de la faire basculer. « A présent que j'ai réussi cette première manœuvre, souriait Crapulot, le plus difficile est fait... Il ne me reste plus qu'à placer un lourd bahut sur l'extrémité de l'échelle, de façon à la maintenir dans la position horizontale... Ouf! ça y est...





« Je vais donc pouvoir continuer tranquillement ma besogne sans crainte d'être dérangé. » Le père Margotin faisait une piteuse figure. « Ah! le misérable coquin! fulminait-il, il a trouvé le moyen de me tenir suspendu dans l'espace à cheval sur le bout de l'échelle, et dans l'impossibilité d'empêcher le cambriolage qu'il va opérer! Comment que je vais faire pour me tirer de là! Ma ferme est isolée, l'endroit est désert, et j'aurais beau m'égosiller en criant et en appelant au secours que personne ne m'entendrait... Ah! quelle calamité de malheur! » Indifférent aux lamentations de sa victime, Crapulot descendait paisiblement du grenier par l'escalier, visitait minutieusement la maison faisait main basse sur l'argent et tout ce qui lui paraissait avoir quelque valeur, puis se sauvait avec son butin, au nez et à la barbe du fermier sans se douter que les gendarmes allaient bientôt mettre fin à ses audacieux exploits.



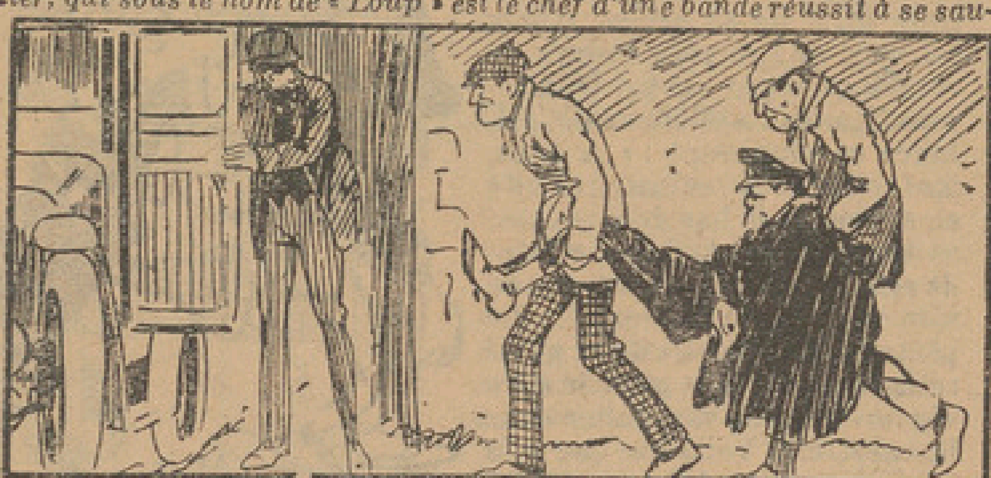
— Deux heures du matin! Approche un peu, Mimile, que je te dise bonjour.



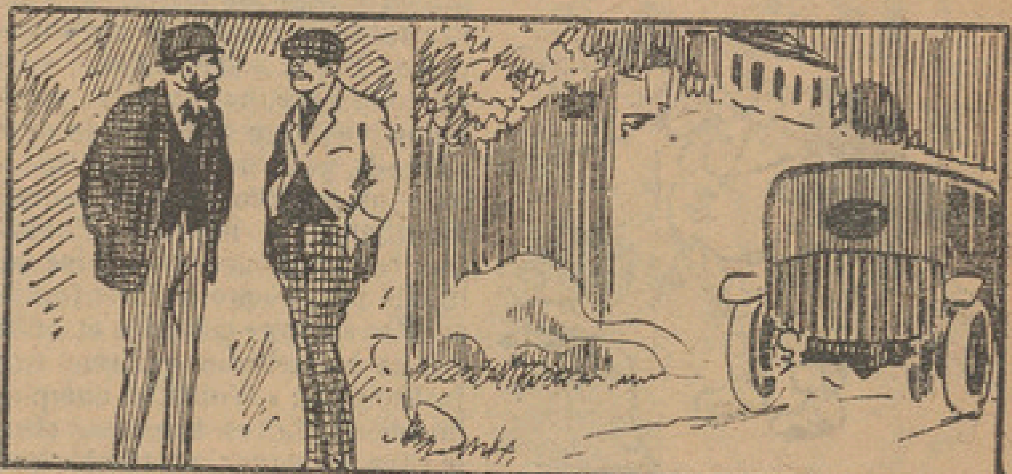
— Moi, ce qui m'a ruiné, c'est la crise du tabac... J'avais spéculé sur les mégots!

LE SECRET DE LA BANDE DU LOUP. — XVIII.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Le millionnaire Bernard Loubadre, qui habite à Paris avec le docteur Fary, doit sa fortune à l'assassinat d'un Brésilien. Un ancien compagnon de misère, Albert Duine, possède les preuves de cet assassinat. Il lui fait verser 200.000 francs pour prix de son silence. Le docteur Fary, qui est un gredin comme Loubadre, entreprend de tuer le maître chanteur. Mais ce dernier, qui sous le nom de « Loup » est le chef d'une bande réussit à se sauver, sans que le médecin le sache. Il se réfugie dans un asile d'aliénés d'où il sort à volonté. A son tour, il fait tomber le millionnaire et son médecin dans un guet-apens, leur extorque à nouveau 500.000 francs. Loubadre et Fary réussissent à échapper à la séquestration dont ils sont l'objet. Le « Loup » et sa bande, surpris par deux agents, les ont prestement étranglés.*

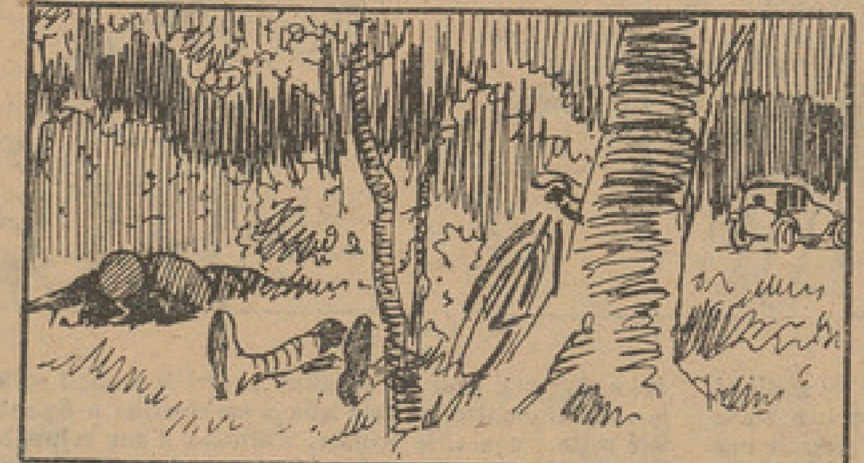


« Une minute et je suis à vous, murmura Albert Duine. On ne va pas les laisser là. C'est trop près de chez nous. » Il courut jusqu'à Jacquinot et lui lança un ordre bref. L'auto mise en marche vint s'arrêter au coin de la ruelle. Les corps des agents furent introduits dans la voiture, ainsi que les bicyclettes. Kersaint reçut des instructions. Il grimpa sur le siège à côté de Jacqueminot. Le véhicule s'éloigna dans la direction du Bois. Le Loup satisfait dit à Lanfry qui demeurait immobile devant lui : « Tout est bien qui finit bien. Mais quelle leçon ! A partir de cette nuit, nous éviterons de nous réunir en aussi grand nombre. Pense donc, si ces imbéciles au lieu de nous épier, étaient allés chercher du renfort, nous pouvions être pincés comme dans une souricière ! » Il revint au pavillon et s'entretint pendant quelques instants avec ses complices. Les bandits, atterrés de savoir que Loubadre et le docteur Fary s'étaient échappés envisagèrent diverses hypothèses. Rantesse, chargé de surveiller l'hôtel de l'avenue du



Bois, promit qu'il s'acquitterait soigneusement de sa mission. Mais Duine paraissait sceptique. « Loubadre et le docteur vont se cacher, affirma-t-il. Ce serait vraiment trop maladroit de leur part de revenir dans leur maison, sachant que je ne vais pas les abandonner ainsi. Le mieux, mes amis, est d'attendre qu'ils commettent quelque imprudence. Je suis sûr qu'ils vont essayer de savoir ce que je suis devenu. La première idée qui leur viendra à l'esprit sera de se rendre à ma villa de Saint-Mandé, afin de s'assurer que je suis bien mort. Donc, il convient que l'un d'entre nous s'y installe, dès aujourd'hui. Tlevec qui est débrouillard, me semble tout indiqué. Dès que l'un de nos deux ennemis aura fait la sottise de venir rôdailler autour de mon ancienne habitation, nous n'aurons plus qu'à le filer pour savoir où retrouver notre poule aux œufs d'or. A ce moment seulement, nous agirons. D'ici là, ne bougeons plus.





« Vous avez vu qu'il suffisait d'un rien pour attirer sur soi l'attention de la justice. Nous touchons au terme de nos ennuis. Vous avez tous touché ce soir une somme rondelette. Ne gaspillez pas sottement cet argent. Ne faites pas des dépenses inconsidérées. Suivez scrupuleusement les ordres que je vais vous donner. » Il réfléchit quelques instants puis répartit leur rôle aux louveteaux. Chacun recevait une mission précise. Albert Duine avait réellement l'âme d'un chef. Ses mauvais instincts étaient servis par une intelligence très développée. Ses acolytes ressentaient avec lui l'impression qu'ils ne risquaient rien et que toujours ils réussiraient à échapper à la police. Kersaint pénétra tout à coup dans la pièce. Il sifflotait d'un air réjoui. Duine se tourna vers lui et l'interpella : « Eh bien, mon petit? — Eh bien, mon cher, tout s'est passé à la perfection. Les deux agents ont été déposés en plein bois, à une demi-heure d'ici, dans un fourré, avec les bécanes. Nous avons été jusqu'à la cartoucherie afin de dépister ceux qui auraient pu nous suivre. Nous n'avons d'ailleurs rencontré personne. Je suis convaincu qu'il est impossible de savoir dans quelles conditions les agents ont trouvé la mort. — Ça m'ennuie qu'on ait dû commettre ce crime inutile, observa le Loup, mais il fallait se défendre. Une fois de plus, on accusera les rôdeurs du bois de Vincennes, ces inoffensifs rôdeurs qui se font si bêtement pincer, quand on organise les râfles auxquelles nous échappons régulièrement. L'organisation, mes amis, rien de tel. » Il parla encore un quart d'heure, puis prit congé de ses complices. Comme il sortait, il rencontra Jacquinot qui venait de garer l'auto dans une baraque voisine où il avait élu domicile depuis quelques jours. « Tu demanderas mes instructions aux camarades, dit le Loup. Je rentre. Va te reposer, toi aussi, tu dois être fatigué. — Un peu, chef, mais tu sais, je suis encore à ta disposition pour passer la nuit blanche. »





« Ce n'est pas la peine. Va dormir. Les autres soigneront Quierre. Ne te surmène pas. J'aurai sans doute besoin de toi, ces jours-ci. » Il serra la main de Jacquinot et se rendit dans la ruelle où le brigadier et l'agent avaient été assassinés. S'aidant d'un arbre, il escalada le mur de l'asile et se laissa retomber de l'autre côté. Le parc où il se trouvait était désert. Il s'engagea le long d'une allée et parvint à l'endroit où l'on pouvait atteindre, en se tenant sur la pointe des pieds, une croisée du rez-de-chaussée. Il frappa discrètement au carreau. La fenêtre s'ouvrit. Elle était grillagée à l'extérieur, mais le panneau qui soutenait les fils de fer avait été en partie descellé, en sorte qu'il pouvait s'entr'ouvrir suffisamment pour laisser passer le corps d'un homme. Calville, ce gardien de l'asile de Charenton qui appartenait à la bande du Loup, apparut. « C'est vous, chef? chuchota-t-il. — Oui, répliqua Duine, aide-moi à grimper. » Calville appuya sur le grillage pour l'écarter, mais il le retenait en même temps, afin de l'empêcher de tomber. Le Loup fut vite à l'intérieur. Il pénétrait ainsi directement de l'extérieur dans l'appartement qui lui était réservé, sans être obligé d'emprunter le corridor où se tenait la nuit, en permanence, un gardien. Le bâtiment où se trouvaient les trois pièces mises à la disposition du scélérat était situé sur la partie la plus élevée de la colline sur laquelle est construit l'asile national d'aliénés de Saint-Maurice, plus connu du public sous le nom de Charenton. D'un côté, l'étage de Duine était au rez-de-chaussée et de l'autre, il surplombait de quinze mètres l'une des cours de la célèbre maison de fous. « Du nouveau? interrogea Calville en voyant à l'attitude du Loup, qu'il s'était passé quelque chose d'anormal. — Oui, du nouveau, répondit en grommelant Albert Duine, l'affaire se corse. Je n'en peux plus. Il faut que je dormes Je t'expliquerai demain matin. Il est trop tard et je suis énervé. »

(A suivre.)



Aimant profondément les animaux qu'il appelait volontiers nos frères inférieurs, Robert Marin avait embrassé la profession de vétérinaire. Ses études, une fois terminées, il était venu aux Indes, afin de voir quelles modifications la différence de température apporte dans les manifestations des maladies de la race bovine.

C'est ainsi que, depuis bientôt deux ans, il résidait à Calcutta.

Ce matin-là, comme il sortait de chez Tom Barton où il était allé faire une piqûre mortelle à un malheureux chien de chasse devenu subitement enragé, Robert Marin rencontra son confrère Walter Coty.

Ce dernier ayant beaucoup insisté pour l'emmener déjeuner à sa villa des environs de Calcutta, Marin finit par accepter.

Tandis que Walter Coty, gros homme à l'air vulgaire et sournois, l'accablait de protestations d'amitié, Marin admirait le magnifique paysage se déroulant à droite et à gauche de la route rectiligne que parcourait l'auto.

— On m'a dit que vous songiez à vous établir parmi nous? questionna enfin Coty.

— Oui, j'y songe, répliqua le Français, mais je n'ai encore rien décidé à ce sujet.

Une flamme de colère, vite éteinte flamba dans les yeux de son compagnon qui grommela entre ses dents :

— Je sais, tu prétends que je suis un ignorant. Eh bien ! je t'apprendrai à venir me voler ma clientèle.

— Vous dites? demanda distraitement Marin.

— Oh ! rien ! je peste seulement contre le soleil et la poussière qui m'aveuglent.

Mais, on arrivait à la villa, coquette construction blanche, édifiée au centre d'un parc verdoyant, l'isolant de toute habitation.

Déjà un serviteur se précipitait audevant des nouveaux venus; Walter Coty, mettant pied à terre, échangea avec lui un signe d'intelligence, puis, se tournant vers Marin :

— Entrons vite, cher monsieur, il fait une chaleur étouffante... Tandis qu'on mettra le couvert, je vous ferai visiter mon laboratoire.

— Vous en possédez donc un?

— Certainement, je ne suis pas aussi ennemi de la science que vous semblez le croire. Allons, ne protestez pas et venez; sinon, vous ne tarderez pas à être calciné.

De fait, lorsque Marin pénétra dans le large vestibule, il ressentit une agréable sensation de fraîcheur.

Son hôte, l'ayant débarrassé de son vaste chapeau de paille, l'entraîna dans une espèce de cabinet de travail situé à l'autre exrémité de la maison.

Là, ouvrant une petite porte, il prononça gaiement en le poussant par l'épaule :

— Entrez, mon cher, c'est dans cette tourelle que j'ai aménagé le sanctuaire. Vous allez voir quelque chose de curieux.

— Vraiment, murmura Marin quelque peu interloqué, je...

Le claquement sec de la porte se refermant derrière lui interrompit sa phrase.

Se retournant, il constata que Walter Coty ne l'avait point suivi.

— Ah çà ? ! serait-ce une mauvaise plaisanterie

Ce disant, le Français promenait à l'entour un regard surpris. En effet, le lieu était bien fait pour étonner.

Marin se trouvait dans une salle circulaire, mesurant environ cinq mètres de diamètre et où il n'y avait aucun meuble.

D'étroites meurtrières percées au sommet de la tourelle laissaient tomber un jour cru et brutal. A la hauteur du premier étage, une sorte de petite plate-forme garnie d'une balustrade basse s'avançait, dominant le rez-de-chaussée.

L'on n'y pouvait accéder que de l'intérieur de la maison par une porte pratiquée dans la muraille et pour le moment exactement close.

Robert en était là de son examen lorsqu'elle s'ouvrit et Coty parut. Le vétérinaire avait dépouillé son air bonhomme, son visage était empreint d'une expression de féroce brutalité.

— Ah ! ah ! monsieur Marin, ricana-t-il, je vais vous apprendre ce qu'il en coûte à venir vous mêler de ce qui ne vous regarde pas !

Le Français, fronçant les sourcils allait répondre, lorsqu'un léger bruit le fit se retourner. Une trappe venait de s'ouvrir dans le plancher et, hissé par un monte-charge, un être humain surgissait des profondeurs des caves.

En dépit de tout son courage, Marin jeta un cri d'épouvante et recula terrifié jusqu'à la muraille voisine.

Il venait d'apercevoir un grand Hindou, à demi-nu, au corps couvert de squames blanchâtres, d'énormes pustules. Sa face, ses membres gonflés tuméfiés, se crevassaient par place. Ses lèvres, ses paupières étaient comme rongées par un mal ignoble et, au fond de sa bouche distendue, ses gencives apparaissaient noirâtres, dépourvues de dents.

Un coup d'œil avait suffi à Robert pour reconnaître la terrible maladie dont cet homme était atteint.

— La lèpre, murmura-t-il avec horreur...

Cependant, tandis que l'Hindou prenait pied sur le sol et que la trappe se refermait automatiquement, Coty expliquait, cynique.

— Ardoha est un vieux serviteur que je laisse vivre dans une cave où on lui jette à manger par un judas. C'est lui qui, désormais, vous tiendra compagnie, monsieur Robert...

— Misérable !

— Allons, Ardoha, voilà le camarade que je t'avais promis. Embrasse-le et soyez bons amis...

L'Hindou grogna et fit un pas en avant. D'un bond, Marin se jeta sur la porte qui lui avait donné accès. Le verrou intérieur était poussé et il ne put l'ouvrir.

— Je suis perdu, songeait-il, ce monstre va me toucher, m'inoculer son effroyable mal !...

En effet, l'Hindou, excité par son maître, s'avançait.

Soudain, Marin pensa à la seringue encore remplie aux trois-quarts d'acide prussique dont il s'était servi pour tuer le chien enragé. L'arrachant de son étui, il l'enfonça dans l'ignoble main d'Ardoha, qui déjà l'effleurait; puis, d'un furieux coup de pied bas, il l'envoya rouler hurlant à l'autre bout de la salle. De courtes convulsions agitèrent l'indigène, ses membres se tordirent et foudroyé, par le terrible toxique, il demeura inerte.

Là-haut, sur sa plate-forme, Coty restait stupide, hébété. Alors, s'enlevant d'un bond formidable, Robert parvint à saisir deux des barreaux de la balustrade; mais Coty tirait son revolver. Exécutant un rétablissement qui l'amena sur le palier, Marin le saisit à la gorge, et l'arrachant du sol avant qu'il ait pu faire usage de son arme, le précipita dans le vide.

Il y eut un cri rauque, un choc sourd que le Français entendit à peine. Poussant la porte qui, fort heureusement n'était pas fermée, il fuyait déjà par la maison et gagnait la cour.

Lorsqu'au soir les gens de police prévenus, arrivèrent à la villa que les serviteurs avaient désertée, ils n'y trouvèrent que deux cadavres gisant dans la tourelle.

En effet, Walter Coty, en tombant, s'était fendu le crâne contre le pied du mur et il reposait, sans vie, près du hideux Ardoha, dont il avait voulu faire l'instrument de son effroyable vengeance.

PAUL DARCY.

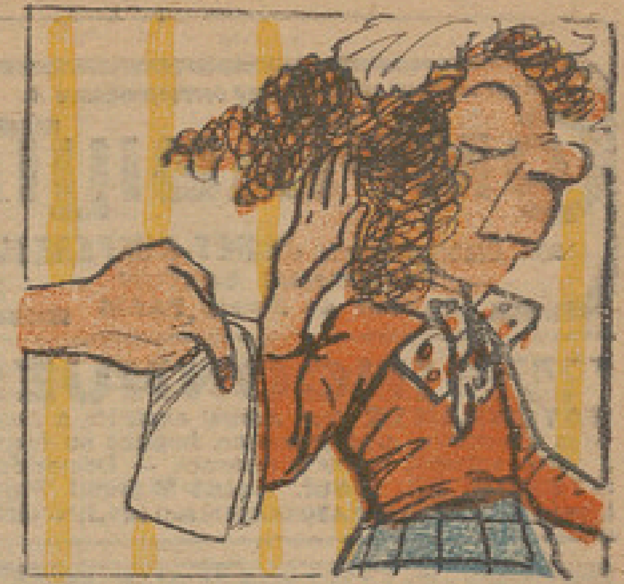




— Y a pas à dire Julot, d'ici on a une vue épatente sur l'amer.



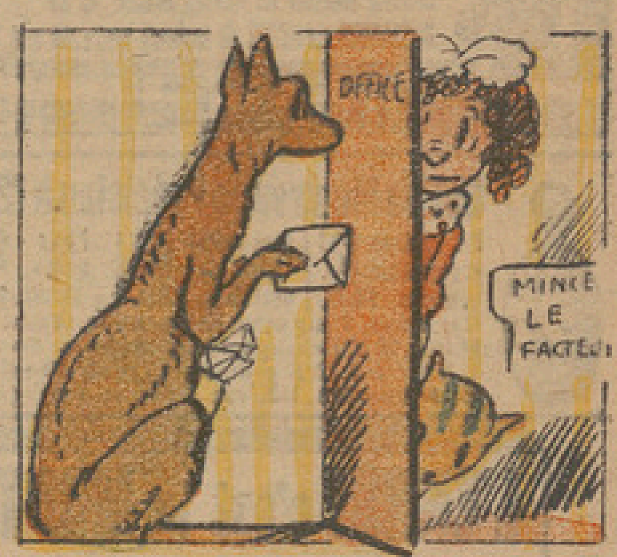




A peine le rat a-t-il rendu l'âme que la cliente de l'hôtel tout à fait rassurée se précipite sur Bouboule et le caresse. « Oh! le beau chien chien ! s'écrie-t-elle, je donnerais beaucoup pour le posséder. Gérant, voulez-vous me le vendre? » Mais le gérant est obligé de confesser la vérité et de dire que Bouboule appartient à Jenny, tel est le nom que l'on a donné à la prétendue femme de chambre. Aussitôt, la dame adresse la parole à Achille. « Voyons, mon enfant, déclare-t-elle, vous ne devez pas être très riche et vous consentirez, je suppose, à me céder ce chien? Je ne suis pas de celles qui marchandent et je vous donnerai le prix que vous voudrez. — Inutile, madame, ce chien n'est pas à vendre et pour rien au monde je ne consentirai à m'en débarrasser. Il fut mon compagnon de fortune et d'infortune, ce serait pas chic de ma part, si pour quelques fafiots je le plaquais. » La dame persuadée que Jenny fait la difficile pour toucher davantage, s'empresse de montrer à la pseudo-femme de chambre un paquet de gros billets. « N'insistez pas, je vous en prie, réplique Costaud d'une voix flûtée, je ne peux pas entrer dans cette voie et si vous m'offriez une fortune, je refuserais, parole d'honneur! » Après avoir fait cette réponse, Achille Costaud sort dignement de la chambre.







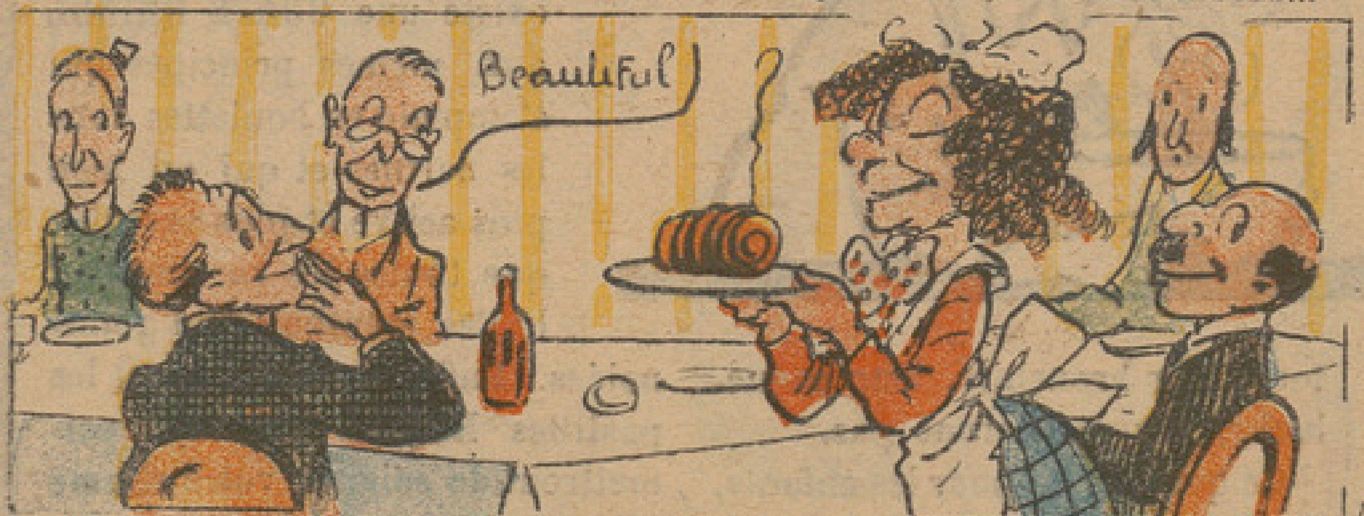
« Viens sur mon cœur, ma poupée blonde, dit-il à Bouboule, tu as pu te rendre compte que ton maître s'était conduit en chic type à ton égard, car tout autre que lui aurait certainement préféré acquérir le gros paquet de faffes et t'aurait lâchement abandonné, mais je ne suis pas de ceux qui plaquent leurs copains. Allons, ma vieille branche, amène-toi, il faut revenir trouver le patron au burlingue. Il peut avoir besoin de nos services. T'as été un chien merveilleux avec ce rat et je t'adresse à mon tour mes félicitations. » Ils regagnent le bureau de l'hôtel, laissant la cliente plutôt vexée de n'avoir pas pu faire l'achat du chien. Soudain, l'on frappe à la porte et Costaud va ouvrir. « Oh! là! s'écrie-t-il en voyant se dresser devant lui un kangourou apprivoisé qui fait l'office de facteur. Qu'est-ce que c'est que cet animal? Ma parole, il me tend des lettres. C'est donc que les facteurs dans ce patelin sont habillés de la sorte? Quelle singulière coutume! Ça va, mon brave, laissez ça là et caltez, je distribuerai le courrier, vous pouvez compter sur moi. » Achille trouve en lui-même que ce facteur est bien laid.







Quant à Bouboule, il ne résiste pas au plaisir d'aller contempler de près le kangourou. Ce dernier, qui n'avait jamais vu de chien bariolé comme Bouboule est sais de stupeur et dans sa langue natale manifeste sa surprise. « Pourvu qu'il ne soit pas t cp méchant, se demande Bouboule qui au fond n'est qu'à demi rassuré. Je ferais peut-être bien de lui montrer tout de suite que j'ai du poil sous les bras et qu'on ne m'épouvante pas. » Il s'avance donc en prenant une allure décidée. Le kangourou n'a plus l'ombre d'un doute et se figure qu'il est en présence d'un jeune tigre. Il préfère s'enfuir tout de suite, en abandonnant le courrier. Costaud est obligé d'intervenir, pour empêcher Bouboule de s'élancer à la poursuite du kangourou dont la constitution physique l'intrigue beaucoup. « Si j'avais une poche sur le bide comme lui, se dit-il, je serais bien content. » Il revient au bureau de l'hôtel et, quelques instants après, le gérant vient demander à Costaud de sonner le déjeuner. « Parfait, répond Achille, je vais vous donner satisfaction. Allons, Bouboule, montre tes talents de société et tire sur la corde, pour que les frangins de la casbah descendent à la salle à boustifailler sans tarder. » Quelques minutes plus tard, lorsque tous les convives sont rassemblés dans la salle...





... à manger, Jenny Costaud, femme de chambre idéale, fait son entrée dans la pièce. Aussitôt ce sont des murmures flatteurs qui s'élèvent de toutes parts. « Ce que j'en ai du succès, pense Achille, faut-il qu'ils en aient une couche tout de même tous ces imbéciles! Ils croient dur comme acier que j'appartiens au sexe faible. C'est à se tirebouchonner et si je n'étais pas obligé de garder mon sérieux, qu'est-ce que je leur raconterais! Ils mériteraient que je leur fasse des observations et ils ne se doutent pas que j'ai une envie de me boyauter, rien qu'à regarder leurs fioles. Enfin, l'essentiel, c'est qu'ils me donnent de bons pourboires. Mes affaires n'ont pas l'air de trop mal marcher. Ça gaze et je pourrai quand j'aurai ramassé quelques sous, au bout de quelques semaines, me faire la paire et reprendre mes habits d'homme. » Il continue à faire son service, sans que personne ne devine la vérité. Quant à Bouboule, il ne perd pas le nord et fait le beau devant les convives, pour obtenir de leur générosité des os et des bouts de viande. Comme on ne les lui marchande pas, il est enchanté lui aussi et souhaite que ça dure le plus longtemps possible. (A suivre.)

Sceaux. — Imp. Charaire. *Le Gérant :* Emile Beuve.